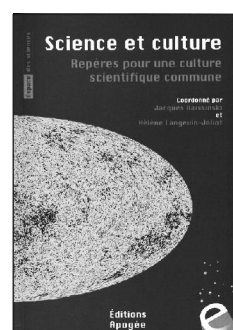

SCIENCE ET CULTURE : REPÈRES POUR UNE CULTURE SCIENTIFIQUE COMMUNE

Recension de l'ouvrage de Jacques Haïssinski (1954 s) et Hélène Langevin-Joliot (dir.), Paris, Apogée, Collection « Espace des sciences », 2015, 160 pages.

Il a été beaucoup question, au printemps 2015, des programmes d'enseignement en collège. On a parlé de l'enseignement des langues anciennes, de l'allemand et des autres langues vivantes, de l'histoire, mais guère des sciences exactes, pourtant l'Académie des sciences s'en est émue en publiant, le 27 mai dernier, un avis sur « L'excellence pour tous ». L'Académie des sciences a toujours marqué son intérêt pour l'enseignement à l'école primaire et au collège en soutenant la Fondation *La main à la pâte*, animée par Pierre Lena (1956 s) et Yves Quéré.



Cet ouvrage vise à donner des « repères » scientifiques pour ces programmes. Il est issu d'un groupe de travail de l'Union rationaliste. Derrière ce nom, qui évoque l'entre-deux-guerres, se trouve une association créée en 1930 sous l'impulsion du physicien Paul Langevin, « pour faire connaître dans le grand public l'esprit et les méthodes de la science ». Son but est de promouvoir le rôle de la raison dans le débat intellectuel comme dans le débat public, face à toutes les dérives irrationnelles ; elle est fondamentalement laïque et anticrétionniste. L'Union rationaliste est actuellement présidée par Édouard Brézin, qui travaille au laboratoire de physique de l'ENS ; Jean-Pierre Kahane (1946 s) qui est l'un des collaborateurs de ce livre en a été aussi président.

Science et Culture. Repères pour une culture scientifique commune comportent trois parties. La première traite des principes et méthodes scientifiques (causalité et déterminisme, méthodes expérimentales et théories, histoire de l'Univers, évolution de la vie) ; la deuxième aborde les différents domaines des sciences exactes (la matière inerte et la matière vivante, le monde physique, le monde vivant, les systèmes dynamiques, la terre et le système solaire, les outils mathématiques et le traitement algorithmique des données) ; la dernière partie est consacrée à une sélection de textes illustrant les notions introduites. Le contenu est présenté en termes simples et accessibles au grand public et accompagné d'illustrations en couleur.



Certes, ces *Repères* ne s'adressent pas aux collégiens eux-mêmes, mais en priorité aux futurs professeurs, élèves des écoles supérieures du professorat et de l'éducation (ESPE) qui ont remplacé les IUFM, et qui sont censés, selon les textes officiels, acquérir une « culture commune ».

Une remarque sur le contenu : on n'y évoque pas les données en masse (les big data) dont on parle beaucoup, qui ont déjà et auront de plus en plus d'impact dans de vastes domaines, y compris sociétaux. Elles marquent un changement important de paradigme : jadis, les données étaient rares et chères et on montait les expériences avec soin, alors que dans beaucoup de cas, aujourd'hui, les données sont devenues nombreuses et bon marché. L'approche expérimentale a donc changé, notamment dans les sciences sociales (dont *Les Repères* ne parlent pas).

Autre observation : il n'est guère fait allusion aux sources accessibles sur Internet et notamment à Wikipédia. Tout le monde, et notamment les enfants, utilise ces éléments à tort et à travers. Ne faudrait-il pas donner des indications sur leur bon usage, même s'il est difficile d'énoncer de bonnes suggestions dans ce domaine ?

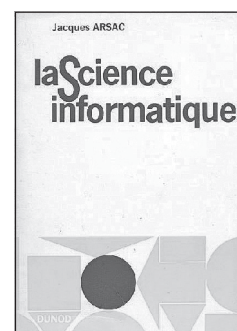
Outre les futurs professeurs, ce livre devrait passionner tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement, qu'ils soient littéraires ou scientifiques. Mais sa principale cible devrait sans doute être le Conseil supérieur des programmes du ministère de l'Éducation nationale.

Wladimir Mercoureff (1954 s)

LA SCIENCE INFORMATIQUE

Recension de l'ouvrage de Jacques Arsac, Paris, Dunod, 1970, 236 pages.

Jacques Arsac est un physicien et astronome de la promotion 1948 ; il est mort en janvier 2014. Son livre, sur *La Science informatique*, date de 1970 et on peut se demander pourquoi en faire la recension plus de quarante-cinq ans après sa parution. Le fait est que cet ouvrage a marqué, de manière prémonitoire, ce que l'informatique est devenue aujourd'hui, ce qui justifie d'en parler dans ce numéro consacré à la vie dans le monde numérique et au rôle joué par les normaliens dans la naissance de ce monde.



J'ai bien connu Jacques Arsac : il a été mon caïman de physique quand je suis entré à l'École, corrigeant mes premiers TP au Laboratoire de physique. Il s'est intéressé à l'optique, puis à la propagation des ondes radio, aux antennes (notamment celles du radiotélescope de Nançay), ce qui l'a amené à devenir spécialiste de la théorie



mathématique des distributions imaginée par Laurent Schwartz. Mais, surtout, il a étudié les rayonnements des antennes en faisant des calculs sur les premiers grands ordinateurs, notamment l'IBM 650 de l'Observatoire de Paris.

Mais il n'en est pas resté au simple calcul numérique et a poussé la réflexion sur la nature de son travail. Il a eu l'intuition que son activité n'était pas simplement technique et que cet artefact qu'était l'ordinateur servirait de révélateur à ce que l'on appellerait plus tard la science informatique. Il est ainsi devenu l'un des principaux chefs de file de l'informatique en France.

Son livre s'adresse au grand public. Il y explique ce qu'est l'information et son traitement, il précise que les ordinateurs ne sont que des instruments, comme les télescopes, et que l'informatique n'est pas la science des ordinateurs, pas plus que l'astronomie n'est la science des télescopes. Il explique les distinctions fondamentales en informatique entre le fond et la forme, l'information et son support, entre le contenu et son contenant, entre le liquide et la bouteille. Enfin, il introduit la programmation (qu'il enseigne à l'Institut de programmation de Paris) à partir de la notion d'algorithme, à la base du traitement de l'information : ces procédures, successions d'opérations élémentaires, étaient déjà utilisées par Euclide, bien avant que l'informatique ne trouve son nom. Le paradigme de « l'algorithme » domine le monde numérique actuel.

Jacques Arzac m'avait dédié ce livre « en reconnaissance des services que (j'aurais) rendu à la science informatique ». Mais nos parcours intellectuels avaient divergé quant au statut qu'il fallait donner à cette science dans l'enseignement : Arzac croyait à une science informatique qui aurait un statut académique comparable aux mathématiques, avec un enseignement dès le lycée, voire le collège, avec une agrégation d'informatique pour créer un corps spécialisé d'enseignants. Pour ma part, je pensais que l'on ne pouvait négliger l'aspect technique de l'informatique, mais, surtout, son apport aux autres disciplines, qu'elle a effectivement en général bouleversées. Et, plutôt que d'alourdir les emplois du temps des classes secondaires avec des tranches horaires consacrées à l'informatique, il fallait l'introduire dans l'enseignement de toutes les disciplines, littéraires comme scientifiques, et former les enseignants de toutes les disciplines dans cette perspective. Quant à la science informatique, son enseignement trouverait sa place dans l'enseignement supérieur, sous forme de technique aussi bien que discipline académique.

Nous avons eu des discussions mémorables à ce sujet, avec des éclats de voix et des fâcheries. D'autres ont pris position dans ce débat et des rapports officiels ont tenté de trancher la question, souvent dans le sens de Jacques. La science informatique est, de nos jours, parfaitement reconnue, aussi bien au Comité consultatif des universités qu'au comité national du CNRS ; elle est représentée à l'Académie des



sciences (qui avait accueilli Jacques Arsac) et au Collège de France. Elle est enseignée dans le secondaire et dans la technique, mais il me semble qu'elle y apparaît plus à travers ses applications à d'autres domaines. Quant à la formation des techniciens, des ingénieurs et des chercheurs, elle se place plutôt dans l'enseignement supérieur, universités et grandes écoles. Mais on entend encore de temps à autre la revendication d'une agrégation d'informatique.

Il n'en reste pas moins que Jacques Arsac fut un grand précurseur de la science informatique en France.

Wladimir Mercoureff (1954 s)

LES COULISSES DE LA CRÉATION

Recension de l'ouvrage de Karol Beffa et Cédric Villani, Paris, Flammarion, 2015, 250 pages.

Il s'agit de deux normaliens totalement atypiques tels qu'on les aime et dont j'ai eu la chance de connaître quelques spécimens exceptionnels. Le premier, avec un cursus allant de l'économie à la musicologie, est compositeur et pianiste ; il a occupé une chaire d'éducation artistique au Collège de France et enseigne actuellement la musicologie à l'ENS ; le second (celui des deux que j'ai le mieux connu, d'abord comme l'hyperactif président des élèves durant l'année du bicentenaire de l'École) reconnu par la médaille Fields de mathématiques et actuel directeur de l'Institut Henri-Poincaré. Tous deux se connaissent depuis leur scolarité à l'École et ils nous invitent à des échanges sur leur parcours, leurs activités actuelles mais, surtout, sur les mécanismes de la création dans des domaines très différents où, cependant, ils se retrouvent souvent.



Cela s'est ressenti dès leur passage à l'École, un « Collège » qu'ils ont apprécié sous sa forme traditionnelle avec une vie en commun et ce que Michel Atiyah, master de Trinity College Cambridge, qualifiait d'*hybrid vigour*. Et c'est bien de ce brassage constructif qu'il est question dans un dialogue vivant où chacun des protagonistes ne se contente pas de questionner l'autre sur son domaine d'activité mais participe pleinement aux informations échangées. Cédric y parle souvent musique et Karol (qui a eu aussi un brillant début de carrière en mathématiques dans le domaine des sciences économiques) de sciences exactes.

La place de l'intuition, de l'imagination et, parfois, de l'à peu près, voire de l'erreur, dans l'élaboration d'une idée nouvelle se retrouve dans l'écriture d'une partition comme dans celle d'un théorème mathématique.



La lecture de ce texte est passionnante et passionnée. On apprend en passant les mécanismes de formalisation des idées nouvelles dans leurs domaines respectifs entre lesquels ils proposent des correspondances sans toutefois qu'elles soient totales. La vision de Karol, plus classique, de la composition et de l'exécution, ne correspond pas toujours à celle de Cédric dans l'établissement des *théorèmes vivants*.

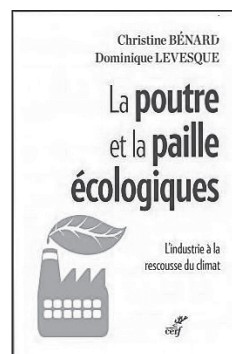
Cet ouvrage, très agréable et facile à lire, aide à situer ce qui fait la spécificité de leurs activités. Mais sa force et son originalité résident dans l'effort réussi des deux auteurs pour débusquer les correspondances et les différences entre des champs d'étude qui se rejoignent, tout comme le font les deux auteurs à travers ce dialogue.

Étienne Guyon (1955 s)

LA POUTRE ET LA PAILLE ÉCOLOGIQUE

Recension de l'ouvrage de Christine Bénard et Dominique Levesque, Paris, Le Cerf, 2015, 352 pages.

Quelles actions les entreprises mettent-elles en œuvre face aux enjeux du développement durable et du changement climatique ? Pour répondre à cette question, les auteurs de cet ouvrage ont recueilli les témoignages de responsables de grandes entreprises et les analyses d'observateurs indépendants. Directrice d'un laboratoire de sciences et techniques à Orsay, Christine Bénard (1962 s) fut également directrice scientifique de l'ENS entre 1992 et 2000, directrice scientifique au groupe Michelin, puis conseillère diplomatique pour la science et la technologie aux États-Unis. Sa vaste expérience professionnelle lui a permis de s'appuyer sur des éclairages divers pour mener cette enquête avec l'aide de Dominique Levesque, chercheur au CNRS.



Ce livre fait tout d'abord une analyse globale de la situation pour dégager les limites à la croissance qui s'imposent à la planète, à la fois quantitatives, liées à la production et au niveau de vie et celles liées à l'environnement et à un développement maîtrisé. Le contrôle des émissions de gaz à effet de serre, qui était au cœur de la COP21, est donc un enjeu majeur car une telle situation n'est plus tenable !

Le cœur de l'ouvrage est constitué d'interviews de responsables dans les secteurs du bâtiment (Lafarge, Saint-Gobain), du transport (SNCF, Alstom, Airbus, Renault, Michelin, PFA) et de la chimie (Arkema, Solvay, Air Liquide). Quelle place le développement durable occupe-t-il dans leurs actions ? Qu'ont-ils fait dans un passé récent ? Quelle vision stratégique ont-ils concernant l'avenir de leurs acti-



vités ? Et quel poids entendent-ils lui donner ? On est frappé par le sérieux avec lequel ces enjeux sont pris en compte. Il y va aujourd'hui de l'image mondiale de ces entreprises et de leur reconnaissance (on peut penser au scandale qui vient de toucher Volkswagen !). Citons, par exemple, l'utilisation de nouveaux carburants plus économiques et moins polluants, la nécessité de prévoir avec précision le recyclage des pièces en fin de vie dans la conception d'un nouveau véhicule, le couple pneu-chaussée. Le respect de l'environnement est une constante qui est évidemment aussi utilisée dans les argumentaires de vente !

Malgré la diversité des objectifs selon l'entreprise considérée, les exemples traités montrent une réelle et profonde considération qui tranche quelque peu avec les critiques toutes faites, pourtant longtemps justifiées, à l'encontre des entreprises polluantes. Les menaces actuelles sur le climat ont eu un impact politique (la COP21) malgré certains messages de quelques opposants scientifiques mis en marge par la communauté scientifique. N'oublions pas au passage que le Laboratoire de météorologie dynamique de l'ENS est l'une des composantes du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), dont le travail a été reconnu par le prix Nobel de la Paix en 2007.

Ensuite, les auteurs présentent une vision complémentaire et indépendante en faisant appel à des experts auprès d'entreprises ou de grands organismes, dans les domaines de l'économie et du climat, des réglementations et des politiques territoriales ou de la recherche de base et de l'innovation.

Les faits et les analyses convergent : il faut accélérer les efforts dans ces différents secteurs et tous les acteurs en sont bien conscients. Ceux-ci appellent de leurs vœux des réglementations sur le long terme et qui seront adaptées au niveau international.

Cet ouvrage, très intéressant par la diversité des témoignages et des analyses présentés, garde un regard sur les missions et les productions des entreprises et donne un large panorama des objectifs à atteindre.

Étienne Guyon (1955 s)

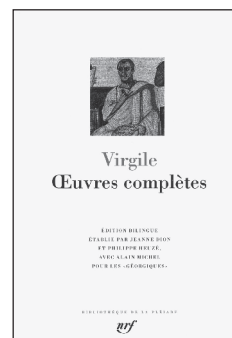
VIRGILE, ŒUVRES COMPLÈTES

Recension de l'édition bilingue établie par Jeanne Dion et Philippe Heuzé, avec Alain Michel pour les *Géorgiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, LXXXIX + 1386 p.

Virgile est le seul poète latin à s'être illustré dans trois genres poétiques différents : la poésie bucolique avec les *Bucoliques* composées sur le modèle de Théocrite, la poésie didactique avec les *Géorgiques* écrites à l'imitation d'Hésiode et, enfin, l'épopée avec l'*Énéide* inspirée à la fois de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* d'Homère.



Pour chacune de ces trois œuvres, il existe de nombreuses traductions françaises, parfois très récentes. Ainsi, deux nouvelles traductions de l'*Énéide* par Paul Veyne et par Olivier Sers ont paru aux Belles Lettres en 2013 et 2015 respectivement, une nouvelle traduction des *Bucoliques* par Anne Videau, commentée par Hélène Casanova-Robin a paru chez le même éditeur en 2014, enfin Jeanne Dion, Philippe Heuzé et Alain Michel ont publié en 1997, aux Éditions de l'Imprimerie nationale, une traduction annotée des *Géorgiques*, accompagnée du texte latin.



Toutefois, il n'existait pas de traduction française récente en un seul volume de l'ensemble des œuvres de Virgile. Grâce au travail de Jeanne Dion (1973 L, professeur à l'université de Nancy 2), Philippe Heuzé (professeur émérite à Paris 3) et Alain Michel (1950 I, professeur émérite à Paris 4 et membre de l'Institut), on peut désormais lire les *Œuvres complètes* de Virgile dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Jeanne Dion et Philippe Heuzé sont deux spécialistes reconnus de Virgile, puisqu'ils ont consacré leur thèse d'État au poète : celle de Jeanne Dion, dirigée par Alain Michel, a été publiée en 1993 aux Presses universitaires de Nancy sous le titre *Les Passions dans l'œuvre de Virgile. Poétique et philosophie*, et celle de Philippe Heuzé, intitulée *L'Image du corps dans l'œuvre de Virgile*, a paru en 1985 dans la collection de l'École française de Rome.

Le volume des *Œuvres complètes* de Virgile s'ouvre sur cinq textes introductifs : dans un avant-propos, Philippe Heuzé souligne notamment la progression et l'unité de l'œuvre de Virgile, « le plus grand génie que la terre ait jamais porté » selon Claudel (p. IX-XIII), puis Jeanne Dion retrace les grandes lignes de la vie et de l'œuvre de Virgile dans une préface (p. XV-XLV). Philippe Heuzé expose ensuite à grands traits la fortune essentiellement littéraire, mais aussi musicale et picturale de Virgile de l'Antiquité à nos jours (p. XLVII-LXII), puis une chronologie rappelle les principaux événements de l'histoire romaine entre 91 avant Jésus-Christ et la mort d'Ovide en 18 après Jésus-Christ (p. LXIII-LXXVII). Enfin, dans une « Note sur la présente édition » (p. LXXIX-LXXXIX), J. Dion fait le point sur le corpus des œuvres de Virgile, sur les principales *Vies* du poète écrites entre le II^e et le XV^e siècle, sur les plus anciens manuscrits médiévaux qui ont transmis ses œuvres, sur les premières éditions imprimées (l'édition *princeps* parut à Rome en 1469), mais aussi sur les principaux commentateurs de Virgile : Servius, Donat, Philargyrius et Probus entre autres.

Le corpus des œuvres de Virgile reste incertain. En effet, outre les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*, dont l'authenticité est incontestable, d'autres pièces mineures



ont été attribuées à Virgile par les commentateurs antiques. Or le nombre des textes attribués au poète a eu tendance à croître dans les éditions de la Renaissance, particulièrement dans l'*Appendix* publié par Joseph Scaliger à Lyon en 1572 et 1573. Face à cette inflation, Jeanne Dion et Philippe Heuzé ont choisi de s'en tenir à la liste des œuvres attribuées à Virgile au IV^e siècle par le grammairien Donat, qui s'inspira de la *Vie des poètes* en grande partie perdue de Suétone (I^{er}-II^e siècle).

Le volume offre donc, après ces cinq textes introductifs, une traduction française en prose en face du texte latin en vers des *Bucoliques* (p. 2-81), des *Géorgiques* (p. 84-241) et de l'*Énéide* (p. 244-921), mais aussi des six textes suivants attribués à Virgile : *Le Moustique* (*Culex*, p. 926-953), *Imprécations* (*Dirae*, p. 956-969), *L'Aigrette* (*Ciris*, p. 972-1007), *Épigrammes* (*Catalepton*, p. 1010-1029), *La Fille d'auberge* (*Copa*, p. 1032-1035) et *Priapées* (*Priapea*, p. 1038-1045). Enfin, un appendice propose la traduction des paragraphes 1 à 46 de la *Vie de Virgile* par Donat, dont le texte latin est reproduit sous la traduction française (p. 1049-1057). Toutes ces traductions sont nouvelles à l'exception de celle des *Géorgiques* qui est reprise du volume publié en 1997 aux Éditions de l'Imprimerie nationale, mais qui a été révisée et améliorée. Par exemple, les premiers mots du premier livre des *Géorgiques* « *Quid faciat laetas segetes* », traduits par « Ce qui fait la joie des céréales » en 1997 (p. 83), sont désormais traduits par « Ce qui fait de riantes moissons » (p. 85).

L'ensemble de ces traductions est suivi d'un important apparat de notices générales puis particulières et, enfin, de notes, qui éclairent chacun des textes traduits (p. 1059-1353). Ainsi, une notice générale consacrée aux *Bucoliques* (p. 1061-1082) est suivie de dix notices particulières introduisant les notes qui expliquent chacune des dix *Bucoliques* (p. 1082-1115). Puis une notice générale consacrée aux *Géorgiques* (p. 1115-1133) est, à son tour, suivie de quatre introductions aux notes explicatives de chacun des quatre livres des *Géorgiques* (p. 1133-1168). De même, une notice générale consacrée à l'*Énéide* (p. 1168-1191) précède les notes des douze chants de l'*Énéide* introduits chacun à leur tour (p. 1191-1313). Enfin, des notices et des notes plus succinctes éclairent les traductions des six textes attribués à Virgile retenus, ainsi que les paragraphes 1 à 46 de la *Vie de Virgile* par Donat (p. 1313-1353). Toutes ces notices et ces notes sont nouvelles, hormis la notice générale consacrée aux *Géorgiques*, qui est reprise, avec quelques coupures, de la présentation du volume publié en 1997 aux Éditions de l'Imprimerie nationale. Quant aux notes explicatives des *Géorgiques*, certaines reprennent celles du volume de 1997, mais elles ont été révisées et de nombreuses notes nouvelles ont été ajoutées.

La table finale des matières (p. 1371-1386) indique la répartition des traductions entre les traducteurs, mais elle donne aussi un résumé détaillé de chacun des quatre livres des *Géorgiques* et des douze chants de l'*Énéide*. Elle est précédée par



une bibliographie finale (p. 1357-1368) particulièrement à jour puisqu'elle cite des ouvrages parus en 2014 et même en 2015. Étant donné l'ampleur de la bibliographie consacrée à Virgile, il ne pouvait s'agir que d'une sélection. Les éditeurs auraient toutefois pu ajouter, p. 1361, les nouvelles éditions du commentaire de Servius à l'*Énéide* VII et IX par Giuseppe Ramires et pour les œuvres attribuées à Virgile, p. 1360, les thèses publiées autrefois sur certaines d'entre elles.

Ainsi pour *Le Moustique*, on peut citer les deux thèses de Charles Plésent publiées en 1910 : *Le Culex, poème pseudo-virgilien. Édition critique et explicative* (thèse complémentaire présentée à la faculté des Lettres de l'université de Paris par Charles Plésent, Paris, Fontemoing), et *Le Culex. Étude sur l'alexandrinisme latin* (thèse principale présentée à la faculté des Lettres de l'université de Paris par Charles Plésent, Paris, Klincksieck).

Pour *L'Aigrette*, les éditeurs auraient pu ajouter l'édition critique annotée et traduite par Auguste Haury, *La Ciris, poème attribué à Virgile* (Bordeaux, Bière, 1957), ainsi que Daniel Knecht, *Ciris. Authenticité, histoire du texte, édition et commentaire critiques* (Bruges, De Tempel, 1970).

Pour les *Épigrammes* et les *Priapées*, on peut ajouter : (P. Vergili Maronis) *Epigrammata et priapea. Édition critique et explicative* (thèse complémentaire présentée à la Faculté des Lettres de Paris par Édouard Galletier, Paris, Hachette, 1920).

Même si ce volume des *Œuvres complètes* de Virgile ne propose pas une édition critique des textes latins, il n'en constitue pas moins une somme impressionnante que tous les lecteurs et amateurs de Virgile devront désormais consulter. Dans un volume d'une si grande qualité il est d'autant plus surprenant de trouver deux erreurs inattendues dans la note 3 de la p. LXXXVII à propos de deux manuscrits : « Il s'agit [...] du *Vossianus* lat. fol. 78 Lyon Bibl. univ., nommé V₁ ; du *Vossianus* 849 Lyon Bibl. univ., nommé V₂. » En effet, le manuscrit *Vossianus* lat. F. 78 se trouve à la bibliothèque universitaire de Leyde et non à celle de Lyon : voir la description complète du manuscrit par Karel A. de Meyier, *Codices Vossiani latini, Pars I, Codices in folio*, Leyde, Bibliotheca universitatis Leidensis, 1973, p. 167-171. Quant au « manuscrit » *Vossianus* 849, il s'agit en fait d'une édition intitulée *Diuersorum ueterum poetarum in Priapum lusus*, imprimée à Venise en 1534, dans laquelle le bibliophile Isaac Voss (1618-1689) a noté quelques variantes précédées de la lettre V : voir la thèse citée d'Édouard Galletier, *Epigrammata et priapea*, p. 75. Cette édition annotée se trouve, elle aussi, à la bibliothèque universitaire de Leyde sous la cote actuelle 758 F 24.

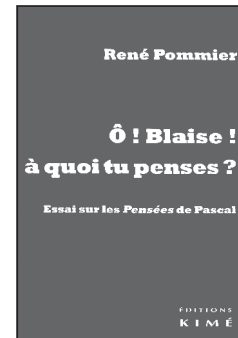
Olivier Szerwiniack (1989 I)



Ô BLAISE ! À QUOI TU PENSES ? ESSAI SUR LES PENSÉES DE PASCAL

Recension de l'ouvrage de René Pommier, Paris, Kimé, 2015, 124 p.

René Pommier avait déjà publié ce livre en 2003 à Bruxelles aux Éditions du Centre d'action laïque, mais ce n'est pas une réimpression à l'identique, car, alors que les notes étaient placées en bas de page et numérotées de façon continue de 1 à 172, elles sont maintenant regroupées en fin de volume et numérotées de manière discontinue pour chaque partie. En outre, les citations latines des notes 44 et 106 ne sont plus traduites en français dans cette nouvelle édition.



Dans un avant-propos, René Pommier explique que le but de son livre n'est pas d'expliquer la pensée ou l'art de Pascal ni de reconstituer son travail : « Je me propose uniquement d'examiner si Pascal a effectivement atteint le but qu'il s'est fixé : démontrer aux incroyants la vérité de la foi chrétienne pour les amener à s'y rallier. » Il estime en effet que les spécialistes actuels de Pascal, malgré leur « grande qualité », n'ont pas, du fait de leur foi, la liberté d'esprit qui leur permettrait de voir « les profondes failles, les extraordinaires faiblesses » du système apologétique pascalien. Son étude est donc « résolument critique », même si René Pommier reconnaît que Pascal est un « très grand écrivain », « un grand savant et un grand esprit » : « Mais ce grand savant et ce grand esprit est aussi un fou de Dieu, ou du moins il l'est devenu quand il entreprend d'écrire les *Pensées*. C'est contre ce fou de Dieu qui veut à tout prix nous faire partager sa folie, que j'ai voulu rompre des lances. »

En s'appuyant sur sa connaissance intime des *Pensées* de Pascal, qu'il a « ruminées » pendant « plus de quarante ans » pour ses cours à la Sorbonne, René Pommier veut aller au-delà de la réponse de Voltaire dans sa *Vingt-cinquième Lettre philosophique* et au-delà des « objections ponctuelles » présentées par Roger-E. Lacombe dans son livre *L'Apologétique de Pascal. Étude critique* (PUF, 1958), et souligner « l'incohérence foncière » de l'argumentation de Pascal et, à travers lui, « stigmatiser » « l'incohérence foncière de la théologie chrétienne » et « sa profonde absurdité ». Il reconnaît qu'il l'a fait « sans ménagement », que le ton adopté est « susceptible de heurter profondément les croyants » et qu'il aurait pu « dire les mêmes choses d'une façon moins brutale », mais il a voulu s'exprimer « sans ménagements pour protester ainsi contre l'étrange discrimination dont sont victimes les incroyants », car « on trouve normal que les croyants affirment clairement et nettement leurs convictions, mais on voudrait que les incroyants n'expriment les leurs qu'à mots couverts. » Or, selon René Pommier, les incroyants n'ont pas à « respecter » des croyances auxquelles ils n'adhèrent



pas. Il a donc voulu exprimer dans ce livre sa « colère » face aux « inepties » que proposent les croyants aux incrédules.

Dans l'introduction, René Pommier explique que parmi les facteurs qui lui ont fait perdre la foi dans laquelle il avait été élevé, la lecture des *Pensées* de Pascal a joué un rôle prépondérant : « Pascal a voulu être le grand défenseur de la foi chrétienne. Or aucun auteur n'est peut-être plus propre à en faire ressortir toute l'absurdité. » Étant donné que Pascal n'a pas eu le temps d'achever son ouvrage, il est impossible de savoir quel aurait été le plan définitif des *Pensées*, dont Pascal avait entrepris de classer hâtivement les fragments en vingt-sept liasses. À la suite de Roger-E. Lacombe et de Léon Brunschvicg notamment, il semble toutefois possible de distinguer trois grandes parties, que René Pommier examine successivement dans les trois chapitres de son livre.

Dans le premier chapitre intitulé « Un problème insoluble », il passe en revue les arguments que Pascal présente dans la première partie des *Pensées* pour convaincre les incrédules que l'homme est incapable d'atteindre la vérité et que sa condition est incompréhensible et misérable. Pascal montre en effet que l'homme est abusé par les « puissances trompeuses » de l'imagination, « maîtresse d'erreur et de fausseté », de la coutume, qui fait perdurer les opinions erronées, et des maladies. En outre, il montre que la « disproportion de l'homme », perdu dans l'espace entre l'infiniment grand et l'infiniment petit et dans le temps, ne lui permet d'atteindre que des vérités très limitées. Enfin, selon Pascal, tous les hommes recherchent le bonheur, mais rares sont ceux qui savent jouir du présent, car ils vivent dans le regret du passé ou attendent l'avenir. La condition humaine est si misérable, que les hommes cherchent des divertissements pour éviter de penser à la mort et au néant. René Pommier reconnaît que ces arguments sont « forts » et qu'il « se pourrait bien que, pour l'essentiel, Pascal ait raison », mais il s'étonne que celui-ci n'ait pas vu le caractère « dérisoire » de la réponse qu'il « prétend trouver dans la religion ».

Le deuxième chapitre, intitulé « Une solution absurde », est consacré à l'examen de la réponse à la misère de l'homme sans Dieu que Pascal présente dans la deuxième partie de ses *Pensées*. René Pommier montre d'abord que l'idée du péché originel et de la Rédemption relève d'une pensée « archaïque et magique, qui a inspiré tant de pratiques anciennes comme celle du bouc émissaire ». Puis il explique que la raison ne saurait s'incliner devant la foi, comme le veut Pascal, car « les "vérités" chrétiennes ne sont pas incompréhensibles, elles sont absurdes ; elles ne sont pas inintelligibles, elles sont ineptes ; ce ne sont pas des mystères, mais des histoires à dormir debout ». Il montre enfin que l'argument du pari pascalien n'est pas recevable car « si l'on peut parier pour l'incertain, on ne saurait parier pour l'impossible ».

Dans le troisième et dernier chapitre intitulé « Des "preuves" consternantes », René Pommier souligne à quel point les « preuves convaincantes » avancées par Pascal pour



prouver la vérité de la religion chrétienne sont en fait consternantes, étant donné les « incohérences très nombreuses » de la Bible et les « contradictions, extravagances, absurdités qu'on y trouve presque à toutes les pages ». Parmi toutes ces incohérences, René Pommier insiste notamment sur celles qui concernent la virginité de Marie et la généalogie du Christ. Puis il s'étonne que Pascal puisse considérer comme historiques les récits de la Création et du Déluge ainsi que la longévité des patriarches. Enfin, en réponse à Pascal selon qui « la plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties », il souligne les difficultés soulevées par les prophéties qui ont annoncé la venue d'un Messie triomphant et par la façon « choquante » dont Pascal explique « pourquoi Dieu, par la bouche des prophètes, a choisi de s'exprimer en figures ».

Enfin, dans la conclusion du livre, dont le titre « Ô Blaise ! à quoi tu penses ? » revient comme un refrain tout au long de l'ouvrage, comme le remarque l'auteur lui-même (« À quoi tu penses ? ô Blaise ! On n'en finit pas de se le demander »), René Pommier insiste une dernière fois sur la « puériorité » de l'apologie pascalienne qui « n'est qu'un tissu de contradictions et d'absurdités ». Selon lui, « rien ne nous montre mieux la misère de l'homme que la misère de l'apologiste. »

Si l'on peut apprécier la franchise du propos de René Pommier, qui assurément n'utilise pas de « détours ou de circonlocutions », le florilège suivant d'expressions relevées au fil du texte achèvera de montrer que son livre ne se signale pas par son tact et sa mesure : « âneries », « stupidités », « fables enfantines », « pitreries sempiternelles », « sornettes », « inepties », « la profonde absurdité des dogmes chrétiens », « fables infantiles », « l'étonnante naïveté, l'extrême puériorité, l'extraordinaire infantilisme des réponses », « le caractère dérisoire de la réponse », « les vieilles légendes et les fables puériorité anthropomorphiques de la Bible », « des fables enfantines et des légendes anachroniques qui n'ont pu naître et se propager que grâce à une "ignorance terrible" non seulement de la cosmologie, mais même de la géographie », le « puérior et ignare auteur de la Genèse », « l'eau bénite et l'abêtissement », « des croyances parfaitement ridicules », « tout l'obscurantisme foncier, toute l'absurdité fondamentale de la doctrine chrétienne », « tissu d'absurdités », « histoires à dormir debout », « tout le fatras, tout l'échafaudage de fariboles que les théologiens catholiques ont peu à peu constitué », « sottises », « cette troisième partie particulièrement consternante », « toute sa puériorité et toute son absurdité », « l'infantilisme de la réponse », « des fables et des fariboles », « les inepties les plus ridicules », « une insulte à l'intelligence humaine ».

On ajoutera à ce florilège de nombreuses occurrences de l'adjectif « absurde » et du substantif « absurdité », ainsi que la familiarité regrettable des expressions suivantes : « refiler », « bassinants », « se les farcir ».

En réponse aux accusations d'ignorance, d'absurdité et de puériorité portées tout au long du livre contre Pascal, qui ne craint pas « de reprendre à son compte les



élucubrations de saint Augustin », laissons pour finir la parole à la défense, comme il se doit, avec les trois fragments suivants :

« Deux excès. Exclure la raison, n'admettre que la raison¹. »

« La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela². »

« [...] Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration. Le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule. / Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit, car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même³. »

Notes

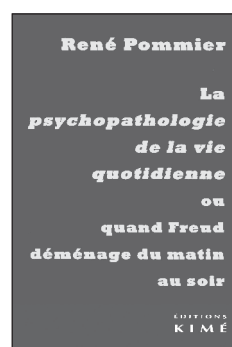
1. Pascal, *Pensées*, présentation et notes par Gérard Ferreyrolles, texte établi par Philippe Sellier d'après la copie de référence de Gilberte Pascal, Paris, Librairie générale française, Le Livre de poche, 2000, p. 153, n° 214.
2. *Ibid.*, p. 154, n° 220, commentaire de René Pommier, qui cite ce fragment : « Assurément. Mais la solution que Pascal nous propose ne dépasse pas la raison, elle la contredit : elle n'est pas seulement incompréhensible, elle est parfaitement absurde. »
3. *Ibid.*, p. 224, n° 329.

Olivier Szerwiniack (1989 I)

LA PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE OU QUAND FREUD DÉMÉNAGE DU MATIN AU SOIR

Recension de l'ouvrage de René Pommier, Paris, Kimé, 2015, 130 p.

René Pommier a l'habitude de prononcer des jugements aussi catégoriques que négatifs sur certaines personnes, comme il le rappelle lui-même p. 41 : « Vu tous les jugements extrêmement sévères que j'ai émis sur tant d'universitaires et d'intellectuels, notamment sur Roland Barthes que je tiens pour une absolue nullité, sur Lucien Goldmann qui est à mes yeux d'une colossale imbécillité, sur Georges Molinié que je considère comme un des plus grands grotesques que la terre ait jamais portés, et sur tous ceux, comme Thérèse d'Avila, Freud ou René Girard, que je juge complètement givrés, je serais très curieux de savoir ce que mon inconscient, lui, pense vraiment d'eux. » On ne sera donc pas surpris qu'il recommence dans ce livre qui prend pour cible l'ouvrage de Sigmund Freud intitulé *Psychopathologie de la vie quotidienne*.





Après avoir dénoncé, dans deux ouvrages précédents, la folie de Freud lorsqu'il était dans son cabinet de consultation (*Sigmund est fou et Freud a tout faux*, Paris, de Fallois, 2008 et *Freud et Léonard de Vinci. Quand un déjanté décrypte un géant*, Paris, Kimé, 2014), René Pommier veut montrer dans son nouveau livre que Freud était « à chaque instant de la journée, dans toutes circonstances, en toutes occasions, dominé par ses lubies » (p. 121). C'est ce dessein qui explique la seconde partie du titre : *quand Freud déménage du matin au soir*.

En réponse à Freud, qui voulait démontrer dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* que tous les petits accidents de la vie quotidienne (oublis de noms propres et de mots, lapsus, actes manqués, erreurs de lecture, oublis de projets, pertes ou bris d'objets, chutes, accidents divers...) ont une motivation inconsciente refoulée, René Pommier passe en revue dans les sept chapitres de son livre un certain nombre des exemples analysés par Freud et montre que les explications proposées sont « des élucubrations rocambolesques » dues à un « esprit complètement tordu » (p. 23), même s'il reconnaît que « Freud n'a pas toujours absolument tout faux et [qu'] il arrive parfois que l'on puisse souscrire à certaines de ses analyses. C'est notamment le cas de celles qui concernent les lapsus qui, exceptionnellement, bien sûr, peuvent, en effet, sembler plausibles, voire très vraisemblables » (p. 51). René Pommier ajoute que dans les rares cas où Freud a raison, c'est « seulement quand son analyse n'est en rien freudienne. Dans la quasi-totalité des cas, il déraile complètement » (p. 69). En effet, selon René Pommier, la « très grande majorité des actes manqués ne relèvent en aucune façon de la psychopathologie ; ils sont purement accidentels, dus au seul hasard ou à des causes aussi banales, aussi "normales", que la fatigue physique ou intellectuelle, la maladresse, la distraction, l'hésitation, la nervosité, l'impatience etc. sans parler de l'âge » (p. 121). « Freud veut à tout prix trouver des explications tortueuses à des faits qui n'ont nul besoin d'être expliqués » (p. 122), notamment dans ses « études de cas de nombres », auxquelles est consacré le chapitre sept : « Les "processus intellectuels très compliqués" qu'il attribue à l'inconscient sont le fruit de son imagination dérégulée qui se livre aux calculs les plus tordus, les plus gratuits et les plus absurdes pour essayer de vérifier ses théories au prix de toutes sortes de contorsions rocambolesques et d'élucubrations ridicules » (p. 108). René Pommier conclut : « Lui en qui beaucoup veulent voir un grand aventurier de l'esprit auquel on doit des avancées considérables dans notre connaissance de l'homme, est à beaucoup d'égards un esprit rétrograde et obscurantiste, volontiers adepte de sottises ancestrales et de sornettes séculaires » (p. 124).

La lecture du livre de René Pommier permettra à chaque lecteur de se faire sa propre opinion, mais il est peu probable que l'emploi de termes outranciers, voire familiers, renforce sa thèse. Il n'hésite pas en effet à qualifier Freud de « cinglé » (p. 36, 44 et 88), de « pété » (p. 95), de « fondu » (p. 121), d'« esprit malade » (p. 97),



« tombé sur la tête » (p. 103), qui « se prend les pieds dans le tapis et pédale dans la semoule » (p. 47). Selon lui, « Freud raisonne comme une pantoufle » (p. 92), « tout cela est d'une imbécillité sans nom » (p. 113) et Freud est « un esprit complètement tordu, sans cesse prêt, pour essayer d'étayer ses thèses, à se livrer aux contorsions intellectuelles les plus rocambolesques sans qu'aucune absurdité ne puisse jamais l'arrêter » (p. 118-119).

Il est regrettable que les dernières lignes de la conclusion franchissent les bornes de la bienséance universitaire : « Il se situe, à beaucoup d'égards, dans la grande lignée des crétins attirés, des connards confirmés, des imbéciles profonds attirés par l'occultisme, l'ésotérisme, la parapsychologie ou l'astrologie. Pourquoi ne pas le dire ? Plus je lis Freud et plus je tends à penser qu'il n'était pas seulement un des plus grands mabouls que la terre ait jamais portés, mais qu'il était aussi, qu'il était d'abord un sombre crétin. » À la lecture de ces lignes, le lecteur ne peut que se demander pourquoi René Pommier continue à lire un auteur qu'il considère comme tellement méprisable.

On remarquera pour finir que ce volume consacré notamment aux oublis de mots et aux lapsus n'est pas exempt lui-même d'un certain nombre de coquilles et d'omissions de mots : « comme c'est sans le doute le cas » (p. 16), « dans ces cas » (p. 35, lire *ce*), « pour part » (p. 36), « il conclut donc la jeune fille » (p. 44), « si je m'en fie aux confidences de mes amis » (p. 46), « préoccupé parce qu'il est sur le point de dire » (p. 49-50), « Je ne vais, bien sûr, pourvoir n'en commenter qu'un petit nombre » (p. 55), « pas du tout à fait » (p. 68), « L'explication psychologique peut être paraître » (p. 69), le docteur M. B. Dattner (p. 73) devient le docteur « Battner », p. 76, puis de nouveau le docteur B. Dattner, p. 83-84, « on choisissait ensuite la forme particulière qu'il prendrait ce sacrifice » (p. 82), « se yeux » (p. 100), « croire en en la télépathie » (p. 107), « un nom très élevé » (p. 115, lire *un nombre*), « à tour prix » (p. 116), « retouvé » (note 15, p. 126), « consciencieusement » et « 5oudain » (note 39, p. 128). Après la lecture du livre de René Pommier, je me garderai bien de proposer une explication psychanalytique de ces *lapsus calami* et de ces omissions.

Olivier Szerwiniack (1989 I)

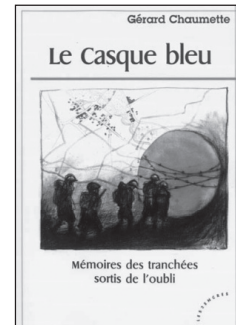


LE CASQUE BLEU. MÉMOIRES DES TRANCHÉES SORTIS DE L'OUBLI

Recension de l'ouvrage de Gérard Chaumette, texte publié par Jacqueline Chaumette-Le Roux, Montmoreau, Les 2 encres, 2013, 280 p.

Gérard Chaumette (1913-1) s'est distingué lors de nombreuses batailles de la Grande Guerre, qu'il a terminée avec le grade de capitaine. Reçu à l'agrégation de Lettres classiques en 1919, il fut nommé, en 1922, professeur au lycée Clemenceau de Nantes, où il fit toute sa carrière jusqu'à sa mort survenue en 1951.

Auteur de plusieurs ouvrages publiés après guerre sous le pseudonyme de Guy Deschaumes, Gérard Chaumette ne parvint pourtant pas à faire éditer son recueil de récits de guerre intitulé *Le Casque bleu*, dont le titre désigne le casque bleu horizon des fantassins de la Grande Guerre et qu'il dédia « À tous ceux qui gisent, ensevelis dans la gloire anonyme du champ de bataille, amis très chers ou camarades inconnus, soldats ou chefs, intellectuels ou paysans, en témoignage de fraternelle tendresse. »



C'est donc sa fille, Jacqueline Chaumette-Le Roux, avec sa propre fille, Dominique Le Roux, et ses petits-enfants, Samuel et Sophie Bonnaud-Le Roux, qui ont édité en 2013 *Le Casque bleu*. Afin d'éclairer le sens des termes militaires techniques et de l'argot des poilus, Dominique Le Roux a composé un glossaire thématique (p. 21-28). Les mots suivis d'un astérisque dans le texte de Gérard Chaumette renvoient à ce glossaire initial, qui est lui-même précédé d'un rappel du contexte historique de la Grande Guerre par Samuel Bonnaud-Le Roux (p. 13-20), arrière-petit-fils de l'auteur. Sa sœur Sophie a illustré les textes de son arrière-grand-père de quatorze dessins au trait, y compris l'illustration de couverture. Il s'agit donc d'un livre familial, comme l'explique Christiane Legris-Desportes, la directrice de collection, dans la préface (p. 9-12).

Gérard Chaumette, dont la photographie en uniforme ouvre le livre (p. 7), ne parle pas de lui dans le manuscrit qu'il a transmis à ses descendants. Il fait le portrait des soldats qu'il a côtoyés et met en scène certains épisodes vécus pendant la guerre. Son texte discontinu est divisé en deux parties inégales. La première, plus brève (p. 31-78), intitulée « Eux », est composée de neuf portraits saisissants, certains génériques (le poilu, le cuistot, la mitraille), d'autres personnels, qu'ils soient nominatifs ou non (l'agent de liaison Servan, le grenadier Cartaut, un chef, l'embusqué converti Dartigues, l'ivrogne Godeau, le petit toubib). Tous ces portraits sont brochés avec une grande humanité, même lorsqu'ils décrivent des défauts et des faiblesses,



comme l'ignorance de l'étudiant en médecine promu médecin militaire avant la fin de ses études médicales.

La seconde partie, plus développée (p. 79-277), intitulée « Leur vie », est divisée en quatre sous-parties, qui regroupent de sept à dix récits brefs qui décrivent plus particulièrement la violence de certains moments paroxystiques de la guerre (« Les heures rouges »), la dureté d'autres épisodes (« Les heures noires »), la démoralisation des périodes d'accalmie (« Les heures grises ») et l'espérance finalement retrouvée (« Les heures claires »). Les dix récits regroupés sous le titre « Les heures rouges » racontent entre autres la violence d'un bombardement aérien, d'un bombardement toxique, d'une attaque allemande, de Verdun et de la mort du colonel. « Les heures noires » rassemblent dix épisodes qui soulignent plus particulièrement la dureté de certains moments, entre autres : la montée en ligne à Noël 1915, une corvée, des travaux nocturnes, une nuit passée sous une pluie incessante et l'exécution capitale d'un soldat qui s'était tiré un coup de fusil dans la main « pour échapper aux souffrances et au carnage du champ de bataille » (p. 202). Dans « Les heures grises » sont regroupés huit récits qui racontent notamment la plaie des rats, les nuits de veille, l'enfer de la boue dans laquelle les blessés s'enlisent, le cafard qui ronge de nombreux soldats et « le massacre des choses ». Enfin, après toutes ces heures sombres, « Les heures claires » rassemblent sept textes qui disent, malgré le contact quotidien avec la mort, le bonheur de vivre des soldats survivants et la joie des premiers Français délivrés, du départ en permission et, enfin, de l'Armistice final.

Ces trente-cinq récits longs de deux à quatorze pages font entendre la voix des poilus qui s'expriment avec leurs propres mots, souvent argotiques ou techniques, dont on trouvera l'explication dans le glossaire initial. Avec ces *Mémoires des tranchées sortis de l'oubli*, Gérard Chaumette nous livre un témoignage de première main sur la Grande Guerre qu'il a vécue au front, contrairement à certains « embusqués » qui ont passé la guerre à Paris, comme le dit le soldat Montmare, p. 269 : « À Paname, reprit-il, avec une rancune dans la voix, on ne sait pas ce que c'est la guerre. Ils y repensent quand les Gothas* [avions bombardiers allemands] lâchent des crottes* [bombardent]... Mais autrement, faut voir comme ils s'en foutent ! Ils t'oublient, toi, le poilu, qui te fais sonner pour eux : ils pensent qu'à chanter, à rigoler, à faire la fête. C'est le secteur d'un tas de flambards, qui te reluquent avec mépris, quand tu passes. Ah, tu en vois des embusqués, à pleins trottoirs ; des mecs en belles vareuses ajustées, avec ou sans galons, des bottes jusqu'au ventre, des grenades au col, des étoiles, des fourbis inconnus. Ils sont soldats, qu'ils disent, mais ils se battent qu'au café, avec les poules... »

Contre l'oubli des années, Gérard Chaumette fait revivre de nombreux soldats morts au combat ou qui, comme lui, ont miraculeusement survécu aux quatre années



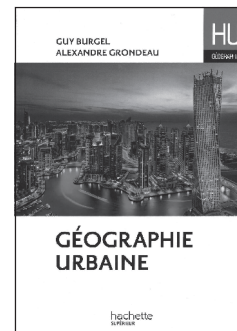
de guerre. Cent ans plus tard, il est temps d'écouter enfin toutes ces voix qui n'avaient pu se faire entendre, faute d'éditeur. Merci à la famille de Gérard Chaumette d'avoir réparé cette injustice.

Olivier Szerwiniack (1989 I)

GÉOGRAPHIE URBAINE

Recension de l'ouvrage de Guy Burgel et Alexandre Grondeau, Paris, Hachette, 2015, 288 p.

Selon la quatrième de couverture, cet ouvrage de Guy Burgel (1959 I) et Alexandre Grondeau s'adresse en priorité aux étudiants en géographie et aménagement, aux élèves des écoles d'architecture, des classes préparatoires, des grandes écoles et des instituts d'étude politique, aux candidats aux concours de recrutement, aux enseignants des collèges et des lycées, mais aussi aux élus et aux cadres de l'administration territoriale. En fait, tous ceux qui s'intéressent au phénomène urbain, depuis l'apparition de la ville au quatrième millénaire avant notre ère en Mésopotamie jusqu'aux mégapoles contemporaines, pourront y trouver matière à réflexion.



Le livre s'articule en quinze chapitres regroupés en cinq parties, afin de répondre « de façon pédagogique et civique » à la question : qu'est-ce que la ville aujourd'hui ? À la fin de chaque partie, des documents portant sur trois ou quatre villes illustrent la réflexion théorique développée dans les chapitres précédents.

La première partie intitulée « La ville dans ses échelles » (p. 11-43) essaie d'abord de définir la ville par la combinaison de quatre critères politique, démographique, spatial et économique, avant de souligner la rapide obsolescence des classifications et la fluidité des réalités (chapitre un). Elle rappelle ensuite que l'on est passé du modèle des cités antiques à l'urbanisation mondialisée (chapitre deux) et montre que les rythmes de l'urbanisation se sont fortement accélérés au XX^e siècle, essentiellement dans les pays en voie de développement, même si l'urbanisation s'est consolidée aussi à la périphérie des villes dans les pays du Nord (chapitre trois). Cette première partie est illustrée par trois séries de documents consacrés aux villes antiques d'Athènes, Rome et Timgad (p. 44-49), à New York, « ville globale » (p. 50-54) et à la « mégapole Tokaïdo » qui s'étend sur 1 300 km et englobe les métropoles de Tokyo, Nagoya, Osaka, Kobé et Kyoto (p. 55-61).

La deuxième partie intitulée « La ville dans ses espaces et ses formes » traite de la répartition et de la hiérarchisation des villes (chapitre quatre), puis de leurs plans



et de leurs formes (chapitre cinq). On distingue trois types de plan urbain : le plan en damier, apparu dès l'Antiquité, que l'on retrouve aussi à New York et en Asie, le plan radioconcentrique, qui est notamment celui de Paris, enfin le plan anarchique à l'ordre caché. Le chapitre six analyse les échelles emboîtées de la morphologie urbaine (bâtiment et parcelle, îlot et quartier, ville et banlieue, région urbaine et territoire métropolitain), l'ordonnement de la ville en rues et places, ainsi que le rapport complexe entre périphérie et centre-ville. Les documents qui suivent illustrent ces chapitres avec les exemples de Barcelone, « Une métropole mosaïque urbaine » (p. 102-106) et des villes américaines (« Du plan en damier à la skyline du *Central Business District* américain »), essentiellement New York (p. 106-111).

La troisième partie intitulée « La ville dans ses fonctions » pose d'abord dans le chapitre sept la question de la mesure de l'activité urbaine et des outils de l'analyse économique des villes (taux et secteurs d'activité, catégories socioprofessionnelles, lieux d'emploi et lieux de résidence), puis le chapitre huit rappelle comment on est passé de la ville traditionnelle dominant politiquement et culturellement les campagnes environnantes à la ville industrielle, pour aboutir, suite à la désindustrialisation des villes occidentales, à la ville tertiaire. Enfin le chapitre neuf montre que l'évolution économique des villes varie selon les régions du monde : si dans le monde ex-communiste la tertiarisation des villes est en retard du fait de l'instauration d'un capitalisme sauvage, les grandes métropoles asiatiques (Shanghai, Canton, Pékin, en Chine, Bombay et Bangalore, en Inde) sont passées à la haute technologie et São Paulo, au Brésil, est devenue une métropole mondiale où la spéculation immobilière fleurit. Désormais « la ville-consommation supplante la ville-production » et la ville-spectacle entraîne le développement du tourisme urbain. À la fin de cette partie, des documents cartographiques et photographiques illustrent les cas de Los Angeles avec sa banlieue sans fin (p. 148-153), de Mexico et du Caire, deux métropoles du Sud témoignant de l'explosion urbaine (p. 154-159), et, enfin, de Lyon, qui est passée d'une ville de pouvoir politique, religieux et culturel à une ville industrielle pour devenir aujourd'hui une ville ludique et créative (p. 160-164).

Dans la quatrième partie intitulée « La ville dans ses sociétés » sont envisagées toutes les questions qui touchent aux habitants des villes. Après avoir rappelé les trois modèles de la distribution résidentielle des couches sociales proposés par l'École de Chicago, le chapitre dix montre que la réalité est souvent plus complexe que les modèles, car ceux-ci négligent la dimension historique de construction des territoires. Les populations urbaines ont des mobilités géographiques et sociales qui obéissent à des rythmes variés. Face aux difficultés de transport, on observe depuis la dernière décennie un processus de relocalisation résidentielle des couches aisées de la population en centre-ville (« gentrification »). Le chapitre onze rappelle le rôle fondamental que les villes ont joué dans la promotion des classes moyennes



par l'éducation et dans l'accès des femmes à des emplois qualifiés, mais il souligne qu'avec la montée récente des exclusions, la fracture sociale se marque de plus en plus par une fracture spatiale : on assiste à une marginalisation urbaine et à la constitution de ghettos ethniques dans certaines villes européennes. Ce processus est aggravé par la destructuration familiale et la décomposition scolaire. Enfin, le chapitre treize souligne le divorce des territoires urbains, la population des villes petites et moyennes apparaissant marginalisée par rapport à celle des grandes agglomérations, et la crise des valeurs urbaines. Trois séries de documents illustrent ces chapitres : la première série est consacrée aux quartiers résidentiels fermés ou *gated communities* avec les exemples de la Villa Montmorency dans le XVI^e arrondissement de Paris et des résidences fermées à Buenos Aires (p. 201-206). La deuxième présente deux cas de bidonvilles : les *favelas* de Rio et le *slum* de Dharavi, à Bombay (p. 207-211). Enfin, la troisième série de documents analyse la « gentrification » ou l'embourgeoisement de Paris (p. 212-216).

La cinquième et dernière partie intitulée « La ville dans ses politiques » aborde les questions du pouvoir dans la ville (chapitre treize), notamment la localisation des capitales, leur transfert éventuel ou leur création, la symbolique des lieux et la force des monuments. Le triangle des pouvoirs qui met en tension le pouvoir politique, le pouvoir social des habitants et le pouvoir économique des investisseurs privés a tendance à se verticaliser dans les régimes totalitaires (tout procède du Parti unique), mais à s'horizontaliser dans les régimes démocratiques. Le chapitre quatorze rappelle ensuite quelle a été l'évolution des politiques de la ville au fil du temps avec l'embellissement et l'hygiénisme comme premiers enjeux de la modernité, puis la succession rapide des enjeux dans la seconde moitié du XX^e siècle : construire et loger (1945-1960), puis aménager et décentraliser (1960-1975), enfin combattre la nouvelle pauvreté urbaine (1975-2000). À Paris, en particulier, la politique de rénovation des années 1950-1960 a été remplacée par une politique de réhabilitation dans les années 1970 et, dans le même temps, des villes nouvelles se sont imposées à la périphérie de la capitale. Finalement, le quinzième et dernier chapitre développe les questions posées par le gouvernement de la cité : limites géographiques du pouvoir urbain, institutions de la ville, hiérarchie des pouvoirs, décentralisation, stratégies urbaines illustrées par l'exemple du Grand Paris notamment. Cette dernière partie est illustrée à son tour par trois séries de documents cartographiques et photographiques consacrés aux villes de Brasilia, « une ville nouvelle symbolique » (p. 251-255), de Marseille avec le cas de la Friche culturelle de la Belle de Mai (p. 256-260) et enfin de Bangalore, « la *Silicon Valley* indienne » (p. 261-266).

Enfin, un lexique (p. 267-276), qui définit les termes employés, et une bibliographie finale (p. 277-283) complètent l'ouvrage.



Les quelques aperçus qui précèdent ne sauraient rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage illustré de nombreux exemples et documents variés (cartes, graphiques, photographies, tableaux).

Olivier Szerwiniack (1989 I)

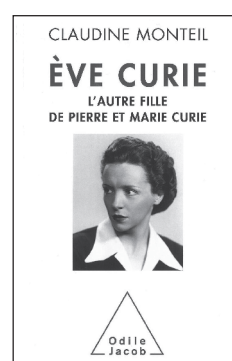
ÈVE CURIE, L'AUTRE FILLE DE PIERRE ET MARIE CURIE

Recension de l'ouvrage de Claudine Monteil, Paris, Odile Jacob, 2016, 346 p.

Après avoir consacré plusieurs livres à Simone de Beauvoir, Claudine Monteil, la fille de Josiane et Jean-Pierre Serre (1944 S et 1945 s), nous offre une biographie passionnante d'Ève Curie, la fille cadette de Pierre et Marie Curie, moins connue que sa sœur aînée Irène, qui obtint, avec son mari Frédéric Joliot, le prix Nobel de chimie en 1935 et dont une biographie a paru en 2014 (Louis-Pascal Jacquemond, *Irène Joliot-Curie. Biographie*, Odile Jacob, 2014).

Grâce au livre captivant de Claudine Monteil, non seulement nous plongeons dans la vie d'Ève Curie et de sa famille, mais nous parcourons toute l'histoire du XX^e siècle. En effet, née en 1904 et décédée en 2007, Ève Curie a vécu tous les événements marquants du siècle dernier et a rencontré au cours de sa longue vie plusieurs des principaux dirigeants de la planète : le général de Gaulle, Winston Churchill, Franklin Delano Roosevelt, le Mahatma Gandhi, Jawaharlal Nehru et sa fille Indira, Tchang-Kaï-chek, Chou En-Lai, Deng Xiaoping, John Kennedy et Pierre Mendès France entre autres. Ève Curie présente en outre la particularité rare d'avoir vécu toute sa vie entourée de prix Nobel, puisque, fille, sœur et belle-sœur de prix Nobel, elle épousa Henry Labouisse, qui reçut le prix Nobel de la paix au nom de l'Unicef en 1965.

Pour écrire sa biographie, illustrée de seize photographies, Claudine Monteil a dépouillé de nombreuses publications citées dans la bibliographie sélective finale (p. 337-342) très à jour, puisque l'on y trouve des ouvrages publiés en 2014 et même 2015 (Natacha Henry, *Marie Curie et Bronia Dluska, les sœurs savantes*), mais elle a aussi consulté de nombreuses sources inédites (lettres, rapports, notes manuscrites, photographies...) notamment dans les Fonds Ève Curie et Irène Joliot-Curie déposés au musée Curie. Toutes ces sources publiées et inédites sont indiquées précisément dans les notes abondantes (p. 323-336), qui mentionnent aussi des entretiens avec plusieurs membres de la famille : Hélène Langevin-Joliot, Anne et Pierre Joliot, Anne Peretz et sa fille Evgenia entre autres.





Avec un réel talent de conteuse, Claudine Monteil a fait la synthèse de toutes ces sources écrites et orales et retrace en dix chapitres, écrits dans un style alerte et plaisant à lire, la vie bien remplie d'Ève Curie. Née en 1904, celle-ci n'eut pas le temps de connaître son père, Pierre Curie, décédé en 1906. Étant donné les sept années d'écart avec Irène, née en 1897, les deux sœurs n'ont jamais pu jouir d'une réelle complicité ni vivre les événements de la même manière. Ainsi, alors qu'Irène put accompagner sa mère sur le front pour radiographier les blessés pendant la Première Guerre mondiale et l'aider à l'Institut du radium, Ève, trop jeune, fut tenue à l'écart. La distance entre les deux sœurs ne fit que croître avec les années, car Ève ne choisit pas une carrière scientifique et ne partagea pas les opinions politiques de sa sœur, proche du Parti communiste, alors qu'Ève fut toujours attirée par les États-Unis, où elle avait accompagné sa mère invitée à donner des conférences au sujet du radium.

Après des débuts comme pianiste, Ève Curie s'orienta vers le journalisme et mena pendant quelques années une vie mondaine et élégante dans le Tout-Paris. Elle fit notamment la connaissance de l'écrivain Marc Chadourne et du dramaturge Henri Bernstein, auxquels elle se lia pendant un certain temps.

Suite au décès de sa mère en 1934, elle écrivit sa biographie intitulée *Madame Curie*, dont la traduction anglaise fut publiée à New York dès 1937, avant l'édition française parue en 1938 chez Gallimard. Grâce au succès mondial de ce livre traduit dans trente-cinq langues, elle fut invitée à plusieurs reprises aux États-Unis pour le présenter et devint, après sa mère, « la Française la plus célèbre d'Amérique ».

Après la défaite de la France en juin 1940, Ève Curie s'embarqua pour Londres puis, à la demande du général de Gaulle, qui connaissait sa notoriété, retourna aux États-Unis pour inciter l'opinion américaine à soutenir les Alliés. Après avoir multiplié les conférences et les articles en ce sens et publié avec deux amis en 1941, sous le titre *They Speak for a Nation. Letters from France*, des lettres reçues de Français exprimant leur désarroi sous l'occupation allemande, elle devint correspondante de guerre pour deux syndicats de journaux américain et anglais *Herald Tribune Syndicate* et *Allied Newspapers*, qui l'envoyèrent rendre compte des événements en Afrique (notamment en Libye), au Moyen-Orient, en Russie, en Iran et en Asie (Inde, Birmanie et Chine). En prenant d'énormes risques, elle s'acquitta de sa tâche et rencontra à cette occasion certains des futurs dirigeants indiens et chinois. Elle publia la chronique de ses voyages en 1944 sous le titre *Voyage parmi les guerriers*. Son engagement au service de la France libre lui attira les foudres du régime de Vichy, qui la déchut de la nationalité française en 1941 et confisqua son appartement parisien.

De retour à Londres, Ève Curie insista pour être envoyée sur le front et devint officier de liaison du général Diego Brosset, puis du général de Lattre de Tassigny. En novembre 1944, avec son compagnon Philippe Barrès, elle créa le quotidien gaulliste



Paris-Press, qu'ils dirigèrent ensemble jusqu'en 1949. Elle devint ensuite conseillère spéciale du secrétaire général de l'Otan, Lord Ismay. Aussi fut-elle en désaccord avec le général de Gaulle, lorsque celui-ci décida de quitter l'Otan en 1966.

Ève Curie épousa, en 1954, le diplomate américain Henry Labouisse, qui avait été chargé de la mise en place du plan Marshall en France. Elle accompagna son mari en Palestine lorsqu'il fut nommé coordinateur de l'aide des Nations unies aux réfugiés palestiniens à la tête de l'UNRWA, puis à Athènes, où il fut ambassadeur de 1962 à 1965. Pendant son séjour en Grèce, elle s'engagea notamment pour le développement de l'école d'agriculture américaine de Thessalonique, *American Farm School*, fondée par John Henry House et son épouse en 1904. Lorsque Henry Labouisse devint directeur général de l'Unicef de 1965 à 1979, elle l'accompagna dans ses visites à travers le monde pour la protection des enfants, notamment au Biafra.

Après le décès de son mari en 1987, Ève Curie demeura dans leur appartement new-yorkais et cultiva l'art d'être grand-mère en s'occupant d'Evgenia et de Jesse, les enfants d'Anne Peretz, la fille que Henry Labouisse avait eu de son premier mariage. Elle se rapprocha aussi des enfants de sa sœur Irène décédée en 1956, Hélène Langevin-Joliot et Pierre Joliot, ainsi que de l'épouse de ce dernier, Anne Joliot. Afin de perpétuer la mémoire de ses parents, elle vint assister au transfert de leurs cendres au Panthéon en 1995 et fit un legs important pour la rénovation du musée Curie. Après avoir vécu en direct les attentats du 11 septembre 2001, elle s'éteignit à New York en 2007 et fut enterrée auprès de son mari à La Nouvelle-Orléans.

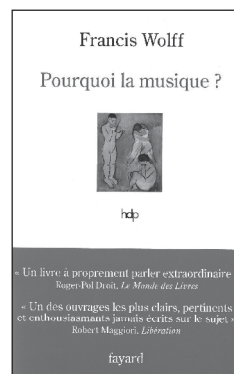
Ces quelques lignes ne peuvent rendre toute la richesse de la longue vie d'Ève Curie et du livre de Claudine Monteil, dont je ne saurais trop recommander la lecture captivante.

Olivier Szerwiniack (1989 I)

POURQUOI LA MUSIQUE ?

Recension de l'ouvrage de Francis Wolff, Paris, Fayard, 2015, 464 p.

Francis Wolff (1971 I) est professeur émérite de philosophie à l'ENS. On trouvera un entretien qu'il accorda à Martha Ganeva, le 30 juillet 2014, sur le site de l'A-Ulm à l'adresse suivante : <http://www.archicubes.ens.fr/espace-carrières/portrait-du-mois/francis-wolff> où il retrace son parcours, évoque sa passion pour la musique et parle de son livre.





Dans le prolongement de l'un des précédents livres de Francis Wolff, *Dire le monde*, publié aux PUF en 1997, et réédité avec des compléments en 2004, *Pourquoi la musique ?* cherche à répondre à la question suivante : Pourquoi y a-t-il de la musique partout où il y a des hommes ? Avant d'apporter une réponse philosophique à cette interrogation dans la quatrième et dernière partie de l'ouvrage, Francis Wolff cherche d'abord à définir ce qu'est la musique dans une première partie (p. 15-86).

La définition de la musique pose en préambule la question de son unicité : ne faudrait-il pas plutôt parler des musiques, notamment des musiques traditionnelles ? Une fois cette question résolue, il s'en pose une autre : puisque la musique est souvent accompagnée de paroles, où situer la frontière entre parole et musique ? Pour répondre à cela, Francis Wolff propose, p. 20 et p. 24, un tableau divisé en dix cases allant de la parole pure dans la première case à la musique pure dans la dixième. Entre les deux cases extrêmes, il classe de manière progressive la déclamation (2), puis la cantillation (3), le récitatif sec (4), le récitatif accompagné (5), la chanson (6), le chœur symphonique (7), les vocalises (8) et, enfin, la musique à programme (9). Il illustre son classement progressif de plusieurs exemples dont cinq peuvent être écoutés sous forme d'extraits sur le site internet www.pourquoilamusique.fr. Après avoir répondu à ces deux questions préliminaires en introduction (p. 17-26), Francis Wolff cherche à définir la musique dans les deux chapitres que comprend la première partie.

Partant de la définition « la musique est l'art des sons » au début du premier chapitre (p. 27-55), Francis Wolff se demande ce qu'est un son et ce qu'il faut pour qu'il y ait musique. Pour répondre à ces questions, il adapte le mythe de la caverne de Platon en supposant que des prisonniers sont plongés dans une caverne sonore, dans laquelle les sons ne sont pas identifiables. La première étape de la sortie de la caverne les fait passer de l'univers sonore chaotique du brouhaha à un monde musical dans lequel les sons deviennent distincts par leur timbre reconnaissable, leur durée mesurable et leur hauteur identifiable.

La seconde étape, qui les fait passer du monde musical à la musique, est l'objet du deuxième chapitre (p. 56-86), dans lequel Francis Wolff montre que ce qui distingue la musique d'une suite de sons, c'est la relation de causalité interne qui les lie : « entendre de la musique, ce n'est pas seulement entendre des notes, c'est entendre des notes organisées diachroniquement » par une causalité imaginaire. « Dans la musique, les sons se mettent à être entendus comme étant causés non par des choses [...] mais par les sons eux-mêmes, c'est-à-dire par d'autres événements » (p. 57). La musique dodécaphonique d'Arnold Schönberg, « construite sur l'évitement de toute attente », a voulu se défaire de la causalité interne pour créer une musique atonale « pleine de sa causalité absente » (p. 80), comme la peinture



abstraite à la même époque s'est définie négativement comme non figurative (voir l'analyse des deux tableaux de Piet Mondrian *Le Pommier en fleur* et *Composition n° VI* reproduits p. 81-82). Francis Wolff aboutit finalement à la définition suivante : « La musique est donc la transformation d'une série discrète d'évènements sonores en un processus unique mû par son moteur propre » (p. 85).

La deuxième partie est consacrée à « ce que nous fait la musique » (p. 87-214) : la musique nous procure des émotions, elle nous touche. Le premier chapitre analyse « ce que la musique fait au corps » (p. 95-137) : en nous transmettant ses vibrations, la musique nous fait vibrer. Elle peut également mettre notre corps en mouvement (marches militaires, musiques pour danser) ou en repos (berceuses), voire en extase. Elle nous procure une émotion esthétique par un subtil équilibre entre prévisibilité et imprévisibilité. Après avoir défini les termes pulsation, mesure et rythme, Francis Wolff distingue trois types de musiques sans rythme et trois types de musiques rythmées, puis il analyse le plaisir de la pulsation, celui de la mesure, enfin celui du rythme.

Le second chapitre est consacré à « ce que la musique fait à l'esprit » (p. 138-214). Après avoir analysé l'émotion tragique éprouvée au théâtre et le plaisir de la virtuosité, Francis Wolff distingue cinq types de compréhension : la compréhension sensitive du timbre, la compréhension perceptive de l'accord, la compréhension sémantique de la musique, sa compréhension intellectuelle et enfin sa compréhension dynamique : puisque la musique se déroule dans le temps, elle est dynamique, elle est processus. Comprendre ce processus, c'est comprendre la causalité imaginaire qui organise les sons de la musique. En reprenant les quatre types de causes dégagés par Aristote, Francis Wolff expose dans le détail les quatre causes qui permettent de comprendre ce qui advient dans une musique : les causes matérielle et formelle (deux causes statiques) et les causes efficiente et finale (causes motrices). Le tableau de la p. 195 récapitule les explications détaillées des trente-deux pages précédentes. Enfin, le chapitre s'achève sur une discussion des ingrédients de l'émotion esthétique et de la beauté en musique.

La troisième partie intitulée « La musique et le monde » (p. 215-347) s'articule également en deux chapitres. Le premier chapitre, « Ce que dit la musique » (p. 219-286), examine la question du message de la musique : nous dit-elle quelque chose du monde ou est-elle une simple distraction ? Cette question, qui reprend la querelle opposant les formalistes aux « sémantistes » depuis le XIX^e siècle, se heurte à une antinomie insoluble, car la musique a toutes les composantes formelles d'un langage (une phonétique, des notes équivalant aux phonèmes d'une langue, une syntaxe) et pourtant elle ne dit rien. Dire, comme certains musiciens et musicologues, que la musique est un langage qui se signifie lui-même est vain, selon Francis



Wolff, qui propose donc une autre solution : la musique exprime quelque chose à la manière d'un discours et représente quelque chose à la manière d'une image. On peut penser que la musique exprime des émotions (joie, tristesse...), peut-être celles du compositeur ou de l'interprète, mais, selon certains musiciens et musicologues contemporains, la musique ne peut exprimer quoi que ce soit. L'expérience montre pourtant que certaines musiques expriment des émotions, notamment les musiques de film. Depuis l'Antiquité la musique devait représenter et susciter certains états d'âme. Tant qu'elle fut essentiellement vocale, elle resta un art mimétique, mais lorsque la musique instrumentale s'imposa, notamment avec la musique symphonique et les sonates pour piano, l'émotion devint « problématique ». En outre, si la musique semble ne pouvoir exprimer que des émotions génériques (joie et tristesse essentiellement), à l'inverse, le langage semble impuissant à distinguer les émotions singulières exprimées par la musique : c'est le « paradoxe de Mendelssohn » (p. 249). En fait, souvent, la musique n'exprime pas des émotions, mais des « climats ». C'est notamment le cas du jazz.

Dans le second chapitre, « Ce que représente la musique » (p. 287-347), Francis Wolff se demande si elle représente quelque chose du monde à la manière d'une image ou si elle est purement abstraite. La musique ne figure pas des choses, mais des événements. Elle parle un langage purement verbal d'événements. Il y a dans la musique, comme dans la peinture, « un processus de transmutation du matériel en spirituel ». De même qu'il y a deux sémantiques de l'image, la représentation et la reproduction imitative, il y a aussi deux sémantiques de la musique : d'un côté, elle représente un monde idéal où les événements se causent les uns les autres au lieu d'être causés par des choses matérielles ; d'un autre côté, elle reproduit et imite des états de l'âme, des émotions ou des climats. Ces deux sémantiques qui étaient souvent conjointes depuis la Renaissance, ont été disjointes au début du XX^e siècle dans la musique savante. La représentation musicale est « performative », au sens où John Austin emploie ce terme dans son livre célèbre, *Quand dire c'est faire*, car elle rend présent un processus causal qui ne lui préexiste pas et n'existe que par elle. Hormis certaines musiques sacrées qui ont pour objet de faire entendre l'autre monde, la musique est donc la représentation *performative* d'un monde idéal d'événements purs. Le chapitre s'achève par des réflexions sur le rapport de la musique au temps : elle rationalise notre perception de la permanence, de la succession et de la simultanéité.

Finalement, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage (p. 349-398), intitulée « Pourquoi la musique... et les autres arts ? », examine la question qui est le point de départ et le titre de l'ouvrage : pourquoi y a-t-il de la musique partout où il y a des hommes ? pourquoi font-ils et écoutent-ils tous de la musique ? En fait, en répondant à cette question, Francis Wolff répond aussi à la question de l'existence des arts de



l'image et du récit. En effet, arts musicaux, arts de l'image et arts du récit constituent le « triangle des arts » (p. 396) qui « renvoient à trois constituants ontologiques du monde perçu et dit : choses, évènements, personnes ». « Ce sont trois manières de créer des mondes, trois manières de combler imaginativement les exigences insatisfaites de ce monde dit et perçu. » Les hommes font de la musique pour « représenter des évènements qui ne sont jamais parfaitement compréhensibles par eux-mêmes ». « Voilà pourquoi partout où il y a des hommes, il y a des images, il y a de la musique, il y a des récits. »

Il est impossible en quelques paragraphes de rendre compte de la richesse et de la densité de ce livre magistral complété par dix annexes (p. 401-423), un glossaire final (p. 425-435), qui donne la définition de certains termes du vocabulaire musical et de certains concepts utilisés dans l'ouvrage, un index des noms propres (p. 437-441) et, enfin, un index des exemples musicaux commentés (p. 443-454). Parmi tous ces exemples, quatre-vingt-huit extraits d'une durée de deux à cinquante-neuf secondes peuvent être écoutés sur le site internet déjà cité (www.pourquoilamusique.fr), quand la connexion fonctionne correctement. Parfois, en effet, on ne parvient pas à entendre certains extraits affichés en « chargement » : à l'usage, le site internet associé se révèle moins accessible que le livre imprimé !

C'est assurément un livre important, car il apporte des réponses philosophiques à de nombreuses questions essentielles aussi bien sur la musique que sur les autres arts. Toutefois, comme Francis Wolff le reconnaît lui-même dans l'avertissement initial (p. 11-12), certains passages peuvent apparaître trop techniques aux lecteurs qui n'ont ni la formation philosophique ni les compétences musicales de l'auteur qui a étudié le piano et possède une culture musicale vaste et variée, dont le préluce (p. 13-14) donne un avant-goût. Fort heureusement, Francis Wolff illustre sa réflexion philosophique par de nombreux exemples musicaux pris aussi bien dans la musique instrumentale classique et l'opéra que dans le jazz, la chanson de variété, la musique savante contemporaine, la musique folklorique ou les musiques traditionnelles.

On notera, pour finir, que le livre est parsemé de paragraphes en italiques dans lesquels l'auteur rapporte certains souvenirs personnels ou certaines émotions qu'il a ressenties en écoutant de la musique. Ces paragraphes et les nombreux exemples musicaux commentés contribuent à rendre le livre plus accessible aux lecteurs non spécialistes.

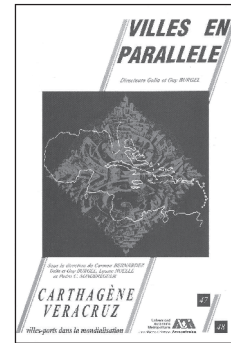
Olivier Szerwiniack (1989 I)



CARTHAGÈNE-VERACRUZ : VILLES-PORTS DANS LA MONDIALISATION

Recension du numéro spécial de la revue *Villes en parallèle*, Galia et Guy Burgel (dir.), n° 47-48, 2013, 496 p.

La littérature sur le Bassin caribéen est abondante, en particulier en espagnol, que ce soit du point de vue historique ou de l'étude des sociétés caribéennes et de l'organisation de leurs territoires. Parallèlement, la littérature sur les villes portuaires abonde en géographie, s'intéressant pour l'essentiel aux grands points d'appuis contemporains de la mondialisation ou aux anciennes villes portuaires en reconversion dans les pays du Nord. Le numéro spécial de *Villes en parallèle*, consacré à Carthagène et à Veracruz, s'inscrit donc à l'intersection de ces deux champs de recherche, portant l'attention sur un point particulier – le rapport des villes à leur port – peu souvent évoqué dans le contexte géographique des Caraïbes.



Carthagène et Veracruz : faire le lien entre local et global

Ce numéro s'articule autour du lien entre le local – auquel les articles majoritairement consacrés à l'étude des villes elles-mêmes accordent une place déterminante – et le global – qui est toujours présent en toile de fond à travers les différentes périodes de la mondialisation, le rôle commercial des ports et les influences culturelles.

Cette problématique générale se décline suivant quatre grands thèmes. Il s'agit tout d'abord d'un double paradoxe : d'une part, l'existence d'une « Méditerranée des Amériques », centralité historique et cohérente, pourtant cloisonnée en deux bassins fermés sur eux-mêmes, de part et d'autre du Yucatán, et chacun gouverné par l'une des villes étudiées ; d'autre part, la zone de rencontre primordiale qu'est le Bassin caraïbéen depuis les Grandes Découvertes, pourtant devenu un angle mort de la mondialisation contemporaine. Ce paradoxe est celui qui guide la réflexion de l'ensemble des articles.

Par ailleurs, les Caraïbes sont posées d'emblée comme une zone de contact entre l'Amérique et l'Europe, donc comme un creuset d'échanges et d'influences réciproques, par le truchement de ses deux grands ports-interfaces : Carthagène et Veracruz.

Corollairement, les Caraïbes sont considérées comme un espace marqué par de grandes permanences qui s'expriment non pas dans une immobilité historique mais dans des restructurations successives autour du triangle borné par Carthagène, Veracruz et La Havane. Cependant, cette dernière ville est écartée du contenu de cette étude.



Enfin, l'articulation local-global se joue autour de deux pôles : d'un côté, une dimension très locale centrée sur l'analyse des formes d'urbanisation et sur les questions de restructurations portuaires ; de l'autre, une dimension universelle s'intéressant à la mondialisation et à l'influence de ses phases successives (des Grandes Découvertes à nos jours), ainsi qu'à la dimension culturelle et patrimoniale des villes-ports étudiées.

Une perspective géo-historique

La plupart des articles sont rédigés en espagnol mais chaque texte est systématiquement suivi d'un résumé traduit en français si bien que le numéro apparaît comme bilingue. Il est par ailleurs richement illustré : des cartes en couleur et quelques tableaux statistiques placés en tête permettent de donner corps aux deux villes étudiées et servent de référentiel au fil de la lecture pour le lecteur peu familier de ces espaces. Le volume est également doté d'une iconographie en noir et blanc constituée d'intéressantes photographies et de gravures.

Le numéro se divise en trois grandes parties correspondant à trois approches différentes du sujet. La première partie, intitulée « La ville-port dans le bassin caraïbe, perspectives historiques », offre en réalité une perspective historique contemporaine sur les deux villes, partant du XXI^e siècle pour remonter jusqu'au XIX^e siècle. Elle se compose de quatre articles, parmi lesquels l'unique étude réellement comparative des deux villes, deux articles consacrés à Carthagène et un à Veracruz. La deuxième partie, intitulée « Regards urbains » et constituée de sept articles (quatre sur Carthagène et trois sur Veracruz), est inscrite dans le temps long, remontant cette fois au XVI^e siècle et à la période coloniale comme élément fort de l'urbanisme des deux villes. Enfin, la troisième partie, « Conservation du patrimoine et développement urbain. Architecture et modernité », se place dans une perspective architecturale et patrimoniale. Beaucoup plus hétéroclite que les précédentes, elle s'intéresse aux marques des différentes étapes du développement urbain dans les deux villes en termes d'identité. Elle est surtout consacrée à Veracruz comme ville de la modernité (quatre articles contre deux seulement sur Carthagène).

Par ailleurs, deux entretiens, présentés dans la première partie, ont essentiellement une vocation contextualisante. Guy Burgel, également directeur du numéro, pose le paradoxe de la ville située hors du débat politique alors qu'elle est un objet omniprésent et incontournable en Amérique du Sud, tant du point de vue de la géographie que de la société ou de l'économie. Il pose également comme hypothèse le parallèle entre un imaginaire de la ville, servi par l'exubérance et la rapidité d'un certain idéalisme urbain, et l'histoire urbaine, marquée par la grande plasticité de la ville. Dans un second entretien, Marcel Roncayolo propose un cadre d'analyse des villes étudiées en termes de patrimoine et de relation entre urbanisme et architecture. Les héritages urbains et la place importante de la mer en ville sont à mettre en rapport



avec les liens commerciaux et les relations entre deux aires culturelles qui se nouent à Carthagène et à Veracruz.

Trois approches de Carthagène et de Veracruz

Une histoire contemporaine des villes-ports du Bassin caraibéen

La première partie du volume prend la ville-port comme objet d'étude et la vision historique comme angle d'attaque revendiqué. Toutefois, l'approche est ici celle de l'histoire urbaine contemporaine, remontant seulement au XIX^e siècle, et donnant essentiellement à voir les clés de lecture des villes telles qu'elles sont aujourd'hui. En ce sens, l'article comparatif de Mónica Cejudo, « Le système de fortifications des Caraïbes. Carthagène et Veracruz, deux villes, une même origine », témoigne du palimpseste constitutif de la ville caribéenne d'aujourd'hui, en construisant son analyse de la ville forte au patrimoine de l'Unesco, montrant l'évolution du modèle espagnol dans l'espace (adaptation au terrain) et dans le temps (adaptation aux mutations des enjeux de défense).

Les articles de Pedro Conrado Sonderéguer et de Silvia Arango, consacrés respectivement à Carthagène au XXI^e et au XIX^e siècle, dialoguent en montrant les mutations de la ville entre ces deux périodes, depuis les transformations qui ont fait de Carthagène une ville dense dotée d'infrastructures modernes, jusqu'à la croissance urbaine ancrée dans la mondialisation du XXI^e siècle, le port conservant une place centrale dans le pilotage du développement urbain, au détriment du patrimoine architectural. L'article de José Ronzón, consacré au port de Veracruz à la fin du XIX^e siècle, relève le même phénomène de centralité du port dans un projet de modernité urbaine. Le port apparaît donc comme la matrice du développement des villes caribéennes et comme le centre de gravité par rapport auquel se structurent les infrastructures et les projets urbains.

Identités et fonctions de la ville dans les Caraïbes

La deuxième partie du numéro est consacrée à la question des regards sur la ville comme lieu et de la valeur accordée à cette ville par ceux qui la fréquentent de manière ponctuelle ou pérenne. La question qui traverse et structure cette partie est celle de la partialité de la perception de Carthagène et de Veracruz, c'est-à-dire de la sélectivité – et de l'orientation – plus ou moins voulue du regard. La description que les voyageurs européens et mexicains firent de Veracruz fait l'objet d'un article de María Margarita Segarra Lagunes : le croisement de ces regards témoigne d'une perception souvent partielle mettant l'accent sur les aspects pittoresques, puis, à partir du XIX^e siècle, sur une image plus positive avec la modernisation du port et l'adoption d'une organisation fonctionnelle.

Au-delà du travail d'archives qu'il représente, ce premier article pose les bases théoriques de l'ensemble de la partie, articulée autour des questions de fonctions



et d'identité des deux villes, ces deux questions apparaissant intimement liées. En effet, la lecture des articles de Fernando Winfield (« Les paysans d'origine française à Jicaltepec et San Rafael »), de Manuel Sánchez de Carmona (« La trame urbaine de la ville de Veracruz ») et de Beatriz García Moreno (« Carthagène des Indes, ville de contrastes et de paradoxes ») fait apparaître la mutation, commune aux deux villes, des fonctions structurantes, depuis l'agriculture d'exportation, jusqu'au tourisme, en passant par les différentes formes de commerce, montrant que les deux cités ont connu une adaptation de leur site et de leur trame à une vocation commerciale dominante, ce qui se traduit par un certain ordonnancement des centres, aujourd'hui conservé (comme en témoigne le classement du centre de Carthagène par l'Unesco), contrastant avec des secteurs pauvres et parfois informels à la périphérie.

La diversité des trames urbaines se manifeste également dans celle des identités culturelles issues, d'une part, du croisement des influences culturelles africaines et indiennes (comme l'évoquent les articles d'Oscar Castillo et de Julio de la Hoz), et espagnoles, d'autre part (comme le montre Fidel Leottau à propos de la tradition de la *décima*). Ces trois articles montrent comment la culture urbaine caribéenne, construite *ex-post* par les maisons de disque et les opérateurs touristiques, prend racine dans l'histoire de la colonisation et du commerce triangulaire.

Carthagène et Veracruz, entre conservation et développement

La troisième partie est consacrée aux architectures comparées des deux villes, avec un intérêt concentré tout particulièrement sur Veracruz en matière d'architecture et d'urbanisme, le débat sur Carthagène étant plutôt associé à des questions d'environnement et de patrimoine.

Veracruz est évoquée à la fois à travers l'histoire de son architecture, citée précisément par Fernando Winfield dans un article intitulé « Bâtiments du XX^e siècle à Veracruz », ainsi qu'à travers les portraits d'architectes influents comme Contreras et Sánchez dressés respectivement par Alejandrina Escudero et par Louise Noelle, cette dernière soulignant en particulier l'influence des architectes espagnols dans la ville. Le port est, dans l'ensemble de ces articles, le point central faisant le lien entre les grands travaux urbains et l'insertion dans les grandes routes commerciales, ce qui fait de Veracruz une ville résolument empreinte de modernité, parmi les premières à posséder un front de mer et, dans le même temps, dotée d'une vision stratégique de sa position à l'écart du principal axe de navigation nord-sud qui la conduit à engager de grands travaux pour améliorer la connectivité de son port à son arrière-pays.

En revanche, Carthagène offre un profil très différent, tiraillé entre deux problématiques antagoniques : la conservation du centre-ville dont les étapes sont décrites par Ramón Gutiérrez dans le compte rendu qu'il fait d'un rapport de l'Unesco, d'une part, et la protection nécessaire d'un environnement menacé par les activités



portuaires, productives et touristiques, problème exposé dans l'article « Carthagène et son environnement » de Rafael Vergara, d'autre part.

Il ressort donc que l'on a affaire à deux villes très différentes malgré leurs points communs. Veracruz apparaît, dans les articles, comme une vitrine architecturale en mouvement permanent avec ses projets urbains successifs, tandis que Carthagène souffre d'une dichotomie entre un centre-ville patrimonialisé relativement figé et une périphérie urbaine anarchique à l'extérieur des remparts.

Conclusion : une double histoire urbaine

Le numéro double de *Villes en parallèle* consacré à Carthagène et Veracruz regroupe dix-sept articles et deux entretiens qui donnent un panorama très intéressant de la recherche sur ces villes. L'éclectisme du recueil n'est en rien un handicap dans la mesure où le groupement des textes se fait avec une certaine efficacité et prend garde à conserver et à mettre en scène le parallèle entre les deux villes malgré une quasi-absence d'articles comparatifs.

Sur le plan formel, le lecteur francophone peut être surpris du bilinguisme de façade de l'ouvrage, dans la mesure où l'intégralité des articles scientifiques est en espagnol et où les traductions résumées, certes très bien faites, ne permettent pas d'appréhender toute la complexité des recherches exposées.

Enfin, sur le plan du contenu, le lecteur reste un peu sur sa faim en ce qui concerne les comparaisons qui, si elles ne sont pas faites dans les articles, pourraient être plus systématiquement mises en œuvre par la confrontation d'études de cas sur le même thème (l'architecture ou les problématiques environnementales par exemple).

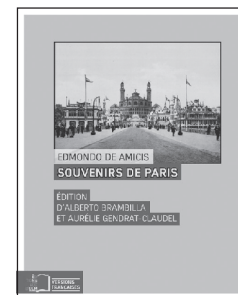
Éloïse Libourel (2008 A/I)

Laboratoire Ville Mobilité Transport
(UPEM/ENPC/IFSTTAR)

SOUVENIRS DE PARIS

Recension de l'ouvrage d'Edmondo De Amicis, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudiel (1997 I), Rue d'Ulm, collection « Versions françaises », 2015, 196 pages.

Les lecteurs français bénéficient d'un intérêt accru pour l'œuvre d'Edmondo De Amicis (1846-1908). Son ouvrage le plus célèbre, *Le Livre Cœur*, avait donné lieu, en 2001, aux éditions Rue d'Ulm, à une nouvelle traduction avec un riche accompagnement critique¹. Ces mêmes éditions proposent aujourd'hui ses *Souvenirs de Paris*, une originale « littérature





de voyage », qui vient enrichir la connaissance d'un auteur enfin délivré du confinement « pédagogique » où on l'avait longtemps enfermé. L'artisan principal d'une relecture de cette œuvre multiforme est Alberto Brambilla², qui signe, avec la traductrice et chercheuse Aurélie Gendrat-Claudel³, un remarquable travail sur cet ouvrage, incluant traduction, annotations et postface.

Les auteurs se sont consacrés uniquement aux « souvenirs » de Paris, à proprement parler, excluant les deux « portraits littéraires » – l'un consacré à Victor Hugo, l'autre à Émile Zola – rencontrés dans la capitale parisienne, visant ainsi une cohérence textuelle plus resserrée autour du lieu même. Ces deux portraits étaient présents dans l'édition italienne de 1879, ainsi que dans la traduction française de 1880. Et si nous comprenons ce choix, nous nous permettons cependant de regretter leur absence. Ils venaient fortifier, selon nous, tout à la fois l'origine et l'orientation éminemment culturelles de l'ouvrage, en alimentant l'édification d'une « mémoire » à laquelle l'auteur faisait ouvertement appel par sa déclaration : « Paris, on ne le voit jamais pour la première fois, on le revoit. » La présente édition offre un abondant accompagnement critique alors que les deux éditions sus-nommées en étaient totalement dépourvues.

Les travaux respectifs des deux éditeurs leur permettent de développer les différents contextes, historique, sociologique, littéraire, relatifs à la production personnelle de De Amicis dans lesquels ces *Souvenirs de Paris* doivent être replacés. Fréquentes, en effet, sont les incursions des voyageurs italiens dans la capitale française. On trouvera ici une typologie des Italiens aimantés par la capitale, depuis les intellectuels du XVIII^e siècle jusqu'aux touristes du XIX^e siècle, en passant par une vague d'exilés. Une typologie littéraire également, précisée, détaillée par les éditeurs au moyen d'extraits tirés des différents « souvenirs » qui en résultent.

De Amicis est l'un des plus constants, des plus proches visiteurs, qui vivra les péripéties historiques de la France, en ce dernier tiers du XIX^e siècle, et en rendra compte dans ses écrits. L'un des plus francophiles aussi, au point de se voir décerner la Légion d'honneur – découverte faite par les éditeurs. Par lui, c'est tout un chapitre des relations entre la France et l'Italie qui nous est détaillé. Ses *Souvenirs de Paris* s'inscrivent donc dans un groupe de quatre œuvres qui s'échelonnent entre 1873 et 1881 et se font, à des degrés divers, l'écho des événements principaux impliquant fortement les relations entre les deux « sœurs latines » : la question romaine, la guerre franco-prussienne, le protectorat français sur la Tunisie. Précieux est donc, d'une part, le rappel des premiers écrits du jeune écrivain sur la France : ses *Souvenirs de 1870-1871*, les *Lettres* disparates qu'il envoie au quotidien *La Nazione* de 1873, au terme d'un premier et long voyage dans la capitale – fait non relevé jusqu'alors –, les *Souvenirs de Paris* de 1879 et, enfin, les *Ritratti letterari* de 1881. Les *Souvenirs* de 1879 héritent donc d'une bonne connaissance du pays, de sa langue, de sa culture ;



ils bénéficient des liens que l'auteur a pu nouer avec les milieux politiques et intellectuels parisiens.

Après le désastre de Sedan, le choc de la Commune, le pays avait su se relever et avait osé organiser tout à la fois un congrès d'écrivains et une exposition universelle. Le jeune journaliste-écrivain qu'est alors De Amicis est envoyé dans la capitale par l'éditeur milanais, Treves, accompagné de l'homme de lettres, Giuseppe Giacosa. Il lui faut « couvrir » tout d'abord le Congrès puis, à défaut de celui-ci (qui ne se tiendra d'ailleurs pas) l'Exposition universelle. Pour lui, ce voyage sera une sorte de revanche sur le séjour manqué de 1873 et l'imperfection de ses premiers écrits. Il y reprendra la formule qui avait rendu populaires ses reportages de voyage dans divers pays au cours des années précédentes. Il est rappelé ici que le séjour de 1878 est bref – une vingtaine de jours –, préparé comme à l'accoutumée par des lectures ciblées, Chateaubriand, Gautier, Dumas, et qu'un certain décalage s'instaure entre la vision *in situ* et la rédaction du reportage effectué au retour en Italie. Un reportage déroulé en trois temps : « Coup d'œil à l'Exposition », s'encadrant entre « Le premier jour à Paris » et la synthèse finale intitulée « Paris ».

Par leur présentation de ces trois « moments », par leurs commentaires, les deux éditeurs mettent en relief la spécificité de cette relation de voyage parisienne, par rapport à celles qui l'ont précédée, en Espagne ou en Turquie. Si elle s'inscrit dans la typologie littéraire sus-nommée, elle témoigne d'une proximité avec la culture d'un pays agissant comme un filtre d'appréhension des lieux. Dans la version originale, les deux gloires nationales, Hugo et Zola, tiennent, du reste, le rôle de deux « monuments », au même titre que l'Opéra ou Notre-Dame. L'autre marque d'originalité de ces *Souvenirs* relève d'une certaine liberté de ton de l'auteur. Il nous est rappelé que les voyageurs italiens pouvaient ne pas être tendres envers la France d'où il leur arrivait d'envoyer des « cartes postales au vitriol », comme elles sont vigoureusement nommées dans les commentaires. Malgré sa sympathie pour un pays qui sut, entre autre, apporter une aide sensible dans les guerres du Risorgimento, un pays où il compte des amis et qu'il admire, De Amicis ne se prive pas d'en user de la sorte. Le chapitre de clôture intitulé « Paris » en témoigne. Les pages annoncent une vision d'ensemble de la capitale. Elles s'ouvrent sur un vif hommage rendu à une ville qui sait stimuler les plaisirs du goût et de l'esprit mais se poursuivent par une mercuriale nourrie, où s'expriment non seulement la rancœur du touriste déçu mais aussi celle de l'Italien, choqué par l'ignorance où le Parisien tient son pays. Une ignorance doublée d'arrogance qui ressuscite une remarque que n'aurait pas désavouée Montesquieu lui-même : « Comment peut-on naître italien ? », exclamation proférée par un De Amicis, par ailleurs choqué par la dépravation des mœurs. Le diptyque se fait ensuite triptyque avec un développement final qui se veut apaisant mais laisse en suspens le verdict conclusif. Le commentaire, suscité par les palinodies du jeune



écrivain, soulignant le contre-coup d'un « secret complexe d'infériorité » envers la sœur latine, nous semble tout à fait pertinent. De notre côté, nous ne pouvons nous empêcher de penser que le jeune Edmondo tira profit du libertinage ambiant, lui qui, dans une phrase imprudente, évoquera les plaisirs « tarifés » de la capitale. Pour qui s'intéresse à la production ultérieure de l'écrivain, il ne fait pas de doute que les plaisirs consommés ont pu trouver un écho dans des nouvelles telles que *Amore e ginnastica*⁴ ou *Un amore di Nellino*⁵. Un écho assourdi, une présence allusive dissimulée dans les développements plus « honnêtes » de la gymnastique et du sport.

Le récit de cette rencontre parisienne autour de l'Exposition est confié à une nouvelle traduction, médiation essentielle dans la découverte de l'écriture deamicisienne lancée comme un défi à l'image. Les relations de voyage de notre auteur ont été traduites très tôt et en de nombreuses langues. Pour le français, ce sont les éditions Hachette qui en eurent le monopole. Aurélie Gendrat-Claudé rend donc hommage à la traductrice de 1880, Mme J. Colomb, dont elle loue le « sens du rythme », les « trouvailles tout à fait judicieuses pour rendre l'italien » ce qui ne l'empêche pas d'énoncer des réserves justifiées sur la présence de faux-sens plus ou moins graves, d'éliminations de phrases, d'une forme de « rationalisation » stylistique ainsi que « d'édulcoration », voire de censures du texte – pratique courante à l'époque, parfois exigée par les éditeurs eux-mêmes.

À la lecture de ces nouveaux *Souvenirs*, on est frappé par le considérable travail de restitution du texte original opéré par la traductrice à travers le rétablissement des pièces manquantes, le redressement des faux-sens et des approximations. Mais son option est plus radicale car, au lieu de se contenter d'un toilettage utile, c'est une nouvelle communication qu'elle vise. Une communication moins lourde, plus dégagée du texte-source, en un mot, modernisée. Ainsi renonce-t-elle presque toujours à l'emploi de la première personne du pluriel au profit d'un indéfini : le « on » vient donc alléger les phrases des « nous », parfois si encombrants. L'usage italien du passé simple cède la place au plus courant passé composé ; des expressions légèrement argotiques apparaissent comme « j'ai vidé mon sac » pour « *la sfuriata è fatta* ». L'habileté de l'écrivain De Amicis, confronté à l'énormité du spectacle d'une gigantesque exposition, était de faire de son lecteur un complice, de l'entraîner dans sa propre découverte. Elle est parfaitement comprise par la traductrice dans le respect du rythme endiablé de la visite, de son intention proprement « cinématique », du désir d'électriser le public avec un texte très alerte, sans que soient brisées l'ampleur des périodes énumératives, ni la surabondance lexicale.

Totalement absentes de l'édition originale étaient les annotations critiques qui caractérisent en revanche l'édition présente. Elles supposaient, chez le touriste du XIX^e siècle, une culture propre à la compréhension de la réalité représentée,



une familiarité avec les événements relatés, une proximité avec leur actualité. En revanche, l'ampleur des annotations critiques – une trentaine de pages – caractérise notre ouvrage. L'occasion de la découverte de la capitale en majesté dans les jours de l'Exposition a semblé propice à nos deux éditeurs pour une évocation fort riche de ce XIX^e siècle dont ils sont spécialistes. Elles offrent au lecteur actuel une mine de renseignements sur les célébrités avant tout littéraires et artistiques de l'époque, jusqu'à lui proposer une réminiscence d'une scène de comédie ou d'un air d'opéra !

Le commentaire littéraire se signale par sa sobriété synthétique. Il détaille l'illusionnisme du reportage sur le vif, non exempt des tentations du catalogue. À l'aide de quelques formules bien frappées, il évoque avec finesse les différentes strates de l'itinéraire parisien, tout à la fois « vagabondage subjectif, frénésie stéréotypée et réminiscence littéraire », concluant avec bonheur sur l'idée du « transfert symbolique en acte », qui pousse la France affaiblie par la guerre à mettre en scène sa supériorité intellectuelle.

Dans la production de De Amicis, ses *Souvenirs de Paris* représentent un « adieu au genre » et, à l'époque de leur publication, ils ne rencontrèrent pas le succès remporté par leurs homologues, *Olanda*, *Marocco*, *Costantinopoli* : les tirages obtenus en font foi. Il relevait donc d'une certaine forme de défi que de les proposer aux lecteurs actuels. La mise nous en a semblé remportée, brillamment même. Leur ancrage historique, soigneusement revisité, enrichit la connaissance des rapports entre la France et l'Italie dans la période qui précéda la question du Protectorat tunisien, puis la signature de la Triple Alliance. Le journaliste-écrivain y gagne en notoriété, confirme son inscription dans l'histoire littéraire, prélude à son œuvre romanesque future. De son côté, la sortie palinodique du jeune auteur ouvre la voie aux études ultérieures approfondissant sa personnalité tourmentée.

Une somme, donc, que cette édition critique, toute à l'honneur d'un écrivain que l'on ne cesse de redécouvrir⁶.

Emmanuelle Genevois

Notes

J'écris ces lignes après les attentats du 13 novembre 2015 et me prends à espérer que la capitale française, honorée par l'importante réédition de cet écrit italien, vive encore une fois la revanche intellectuelle et morale qu'elle mérite : *Fluctuat nec mergitur*.

1. Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco (2001), édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, Paris, 2^e éd., 2005.
2. Alberto Brambilla est l'un des pionniers de la redécouverte de De Amicis avec son ouvrage capital, *De Amicis, paragrafi eterodossi*, Modène, Mucchi, 1992. Depuis, il a élargi son

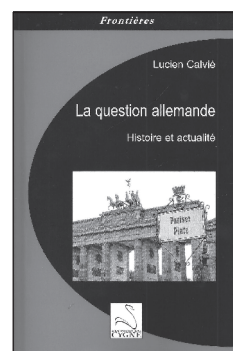


- intérêt aux relations franco-italiennes, objet de sa thèse, et publié des études sur de nombreux narrateurs français du XIX^e siècle.
3. Aurélie Gendrat-Claudé (1997 I) travaille sur les rapports entre la France et l'Italie. Elle a traduit et édité l'ouvrage de Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, Paris, Rue d'Ulm, 2008.
 4. Edmondo De Amicis, *Amore e ginnastica*, Milan, Treves, 1892 ; trad. fr. Emmanuelle Genevois, *Amour et Gymnastique*, Paris, Picquier, 1988.
 5. Edmondo De Amicis, *Un amore di Nellino*, Milan, Treves, 1906 ; trad. fr. Emmanuelle Genevois, « Edmondo De Amicis, *Un amour de champion* », *Italies, Revue d'études italiennes*, Université de Provence, n° 11, *Bonnes manières et mauvaise conduite*, 2007, p. 125-144 (en ligne : <http://italies.revues.org/1777>).
 6. Voir notre article « Le Paris d'Edmondo De Amicis », in Denis Ferraris et Danièle Valin (dir.), *Mélanges offerts à Pierre Laroche, Chroniques italiennes*, n° 69-70, 2002, p. 65-82 (en ligne : <http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/69-70/69-Genevois.pdf>).

LA QUESTION ALLEMANDE : HISTOIRE ET ACTUALITÉ

Recension de l'ouvrage de Lucien Calvié, éditions du Cygne, 2016, 146 pages.

Germaniste, Lucien Calvié a consacré sa carrière à étudier les relations idéologiques, c'est-à-dire à la fois les relations intellectuelles, politiques et sociales entre la France et l'Allemagne. On connaît l'anecdote qui montre Kant se détournant pour la première fois de sa promenade habituelle pour aller au-devant du courrier lui annonçant le détail de la prise de la Bastille. La thèse de Lucien Calvié, *Les Intellectuels Allemands, les réalités politiques allemandes et l'idée de Révolution, de la Révolution française aux débuts du marxisme*, résumée sous le titre alléchant et frustrant du *Renard et les raisins*, montre le mélange de fascination et d'envie que suscite outre-Rhin la Révolution française. Aux intellectuels francophiles comme Heine s'oppose vite, à la suite des conquêtes napoléoniennes, une apologie romantique du *Volksgeist* et des vertus allemandes. L'essai de Lucien Calvié abonde en détails révélateurs : si pour les Français le Rhin n'est qu'une frontière que l'on peut franchir le cœur léger, aux yeux des Allemands, c'est « le Rhin allemand ».



L'auteur a le mérite de se situer d'emblée, non sans évoquer avec humour les modes des années 1970 : il commence par dire « d'où ça parle ». Il rappelle que, militant au Parti socialiste aux côtés de Jean Poperen, il a demandé, dans le cadre d'une réunion de son parti sur l'Europe, d'envisager l'hypothèse de la réunification allemande. On était en 1973 et c'était trop tôt. Processus inéluctable, la réunification a été menée par Helmut Kohl au « pas de charge » et elle a profondément modifié l'équilibre



européen, menant à une hégémonie allemande qui demande non pas que l'on s'y oppose mais que l'on y réfléchisse. La conviction de l'auteur est en effet que les Allemands connaissent mieux la France que les Français ne connaissent l'Allemagne. Cette méconnaissance n'est pas sans rapport avec les clichés que des Français qui se croient subtils répandent encore aujourd'hui sur la « balourdise » allemande, alors que la politique menée outre-Rhin ne manque ni de finesse ni de persévérance.

Un des premiers mérites de cet ouvrage est d'interpréter une actualité tout à fait contemporaine à la lumière d'une histoire sinon cyclique, du moins séquentielle. Le glissement de la politique rusée de Bismarck, après le coup de force de 1871, au pangermanisme de Guillaume II préfigure l'évolution qui mène de la réconciliation franco-allemande entre de Gaulle et Adenauer et de l'ouverture à l'est de Willy Brandt à la politique hégémonique inaugurée par Helmut Kohl et poursuivie par Angela Merkel, sous la double couverture d'un moralisme protestant et des intérêts d'une Union européenne dominée de fait par l'Allemagne, et méfiante à l'égard des pays du Sud.

Quoiqu'il soit bien informé, Lucien Calvié ne revendique pas une expertise économique et financière. Mais le germaniste connaît le poids des mots et leurs implications. Il distingue ainsi, dans l'article 116 de la Constitution de la RFA adoptée en 1949, la citoyenneté (*Staatsangehörigkeit*) et la nationalité (*Volkszugehörigkeit*) ; la première définit des ressortissants de plein droit ; la seconde permet d'accueillir, sur des bases ethniques, des prétendants à la germanité, issus de territoires occupés par l'armée allemande pendant les phases d'expansion territoriale. Dans un développement nuancé, car la législation allemande en la matière s'est rapprochée à partir des années 2000 de la législation française, l'auteur montre que là où le peuple français est plutôt « dèmos », le peuple allemand se conçoit comme un « ethnos », comme le suggère l'étrange possessif « unsere Demokratie ».

La critique n'implique nullement un réquisitoire contre la politique allemande. Il s'agit plutôt d'une dérive dans laquelle la France a sa part de responsabilité. Dans son souci d'affirmer l'indépendance de la France vis-à-vis des États-Unis, le général de Gaulle, pourtant chef de la Résistance, a donné des gages à l'Allemagne : libération du chef SS Opberg, traité d'amitié franco-allemande, autant de signaux qui ont permis à l'Allemagne de reconquérir son statut de grande puissance. Très critique à l'égard du général de Gaulle, François Mitterrand, devenu président, accepta sans contrepartie la réunification de l'Allemagne, ne résistant qu'à l'ambition illégitime de Helmut Kohl de déplacer vers l'est la frontière Oder-Neisse.

Lucien Calvié rappelle que, tout de suite après la réunification, l'Allemagne a, sans consulter l'Union européenne dont elle est un membre essentiel, reconnu l'indépendance de la Croatie et celle de la Slovaquie, entraînant ainsi un jeu de dominos qui



a fait éclater la Yougoslavie de Tito. Plus récemment, elle a sous-estimé les pillages de la Wehrmacht en Grèce, notamment la mainmise sur l'or de la Banque centrale d'Athènes ainsi que l'appui décisif apporté par les résistants grecs à la lutte contre le nazisme. On sait que cette résistance, obligeant les Allemands à venir au secours des Italiens, a reculé d'un mois l'attaque hitlérienne contre l'URSS.

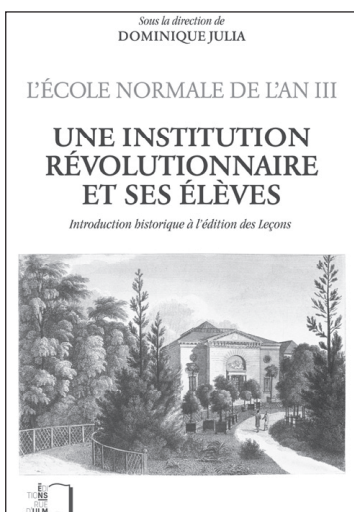
L'essai mérite bien son sous-titre, *Histoire et actualité*, car il prend le risque d'analyser l'actualité brûlante des migrants. On peut toutefois regretter qu'à propos de « l'accueil massif » d'août 2015, suspendu depuis, il cède la parole à Pascal Bruckner évoquant, dans *Le Figaro* du 4 septembre 2015 (p. 87), une « charité tout impériale ». La critique du soutien apporté par l'Allemagne à la « révolution de Maïdan » en Ukraine, qualifiée de putsch contre les autorités légales, est plus convaincante car elle s'appuie sur la réflexion de deux intellectuels d'opinions diverses, Emmanuel Todd et Nicolas Baverez. L'auteur aurait cependant pu faire l'économie d'expressions comme « hypocrisie doucereuse » à propos des dirigeants actuels de l'Allemagne ; l'analyse historique s'accommode mal d'une écriture du ressentiment. Enfin, sans vouloir refaire l'Histoire, on peut s'interroger sur la Communauté européenne de défense : aurait-elle permis à l'Allemagne encore fragile une mainmise sur l'Europe ou aurait-elle consacré la prééminence géostratégique d'une France à laquelle de Gaulle allait donner plus tard sa force de frappe nucléaire ? On voit bien que pour unifier l'Europe, il faut une politique commune, et peut-on la mener sans défense commune ?

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est, par la qualité de son information et la franchise de sa réflexion, loin de toute langue de bois, très stimulant pour l'esprit, et l'on ne peut qu'en conseiller vivement la lecture à ceux qu'intéressent les relations entre la France et l'Allemagne.

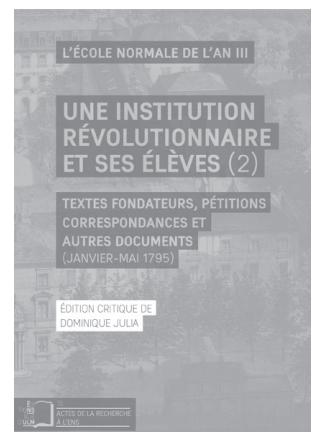
Jean Hartweg (1966 I)

LES ÉDITIONS RUE D'ULM

La Direction de l'École, l'A-Ulm et les éditions Rue d'Ulm ont le plaisir de vous convier à l'évènement de lancement du 5^e et dernier volume des Cours de l'École normale de l'an III



**Jeudi 17 novembre 2016
de 14 h 30 à 18 h 30
en salle des Actes
ENS 45, rue d'Ulm**



Programme provisoire

14 h 30 – Introduction, par Marc Mézard

14 h 45 – Pourquoi ce livre ? Trajectoires des normaliens de l'an III, par Dominique Julia et Stéphane Baciocchi (EHESS)

15 h 15-18 h 15, sous la présidence de Denis Woronoff (professeur émérite à Paris 1), interventions de Bruno Belhoste (directeur de l'IHMC), Jean Boutier (EHESS Marseille), Philippe Boutry (Paris 1), Jean-Luc Chappey (IHRF), Rebecca Rogers (Paris 5)

Pause café vers 16 h 15

18 h 15 – Conclusion, par Étienne Guyon

Buffet de clôture à partir de 19 h dans les salons du Directeur



a-Ulm



crh

LES ÉDITIONS RUE D'ULM

Lucie Marignac (1983 L)



« C'est sur le projet de recréer l'entendement humain en le révélant à l'universalité de sa forme, seule garante de la vérité de ses contenus, qu'a été conçue l'École normale. »

F. Azouvi, in D. Julia (dir.), *L'École normale de l'an III. Une institution révolutionnaire et ses élèves*, chap. 4, p. 109
(éd. Rue d'Ulm, à paraître nov. 2016)

Deux collections très *made in ENS* en expansion

Que faire des actes de colloques et autres collectifs issus de rencontres, journées d'étude, tables rondes, séminaires ? C'est l'un des éternels problèmes des éditeurs universitaires, qui reçoivent plus de manuscrits de ce type que leur compte, les confrères du privé ne voulant guère en entendre parler et les libraires les fuyant comme la peste. Toujours « inégaux », dit-on pudiquement, rarement « commerciaux », certains sont franchement médiocres et/ou inutiles, d'autres excellents et novateurs. Les collections des « Rencontres de Normale sup' » et des « Actes de la recherche à l'ENS » se développent en s'efforçant de publier, dans cette catégorie aussi, de bons livres...

11 titres, dont 2 rééditions, et un numéro de revue sont parus depuis janvier 2016 en histoire, histoire ou philosophie des sciences, philosophie, droit, géographie, littérature ancienne, étrangère ou comparée, sociologie et économie.

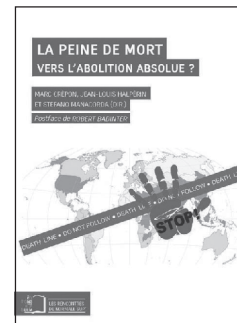
Dans *La Sociabilité européenne des frères Humboldt*, il s'agit d'aborder les frères Humboldt comme une fratrie, de souligner leur complémentarité et de mettre en évidence leur insertion dans une sociabilité savante européenne. On attribue à Wilhelm la fondation de l'Université de Berlin, à Alexander la promotion d'un système de recherche scientifique qui se perpétue dans les actions de la fondation qui porte son nom. Le domaine de Wilhelm est la linguistique et la philosophie du



langage : ayant écrit en allemand une œuvre composée de textes brefs, il a joui d'une notoriété qui, dans un premier temps au moins, est restée cantonnée à l'Allemagne avant de féconder à travers le monde la pensée des anthropologues. Alexander, qui a largement fait usage de la langue française, et dont le long séjour à Paris est lié à la rédaction de son grand œuvre, s'inscrit d'emblée dans une histoire internationale des savoirs. Ils sont au centre de toute l'histoire des sciences humaines en Europe. Sous la direction de Michel Espagne. [Collection « Les rencontres de Normale sup' », format 15 × 21, 208 pages, 13 €]

En 1983 paraissait *L'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux. L'ouvrage eut un impact considérable, bien au-delà du monde scientifique. Il proposait un nouveau programme de recherche en neurobiologie, mais aussi une vision matérialiste des rapports entre le cerveau et la pensée. De ce fait, il suscita des réactions parfois violentes chez les philosophes et les psychanalystes. Nous ouvrons de nouveau le débat entre Changeux, ses collègues scientifiques, les spécialistes des sciences humaines et les philosophes. Si l'échange a lieu dans un esprit d'écoute et dans une ambiance apaisée, cela ne signifie pas que les différences de point de vue aient disparu. Ce livre montre les progrès accomplis dans la connaissance du cerveau pendant ces dernières décennies et la manière dont le débat a évolué tout en conservant sa force et son actualité. Sous la direction de Michel Morange *et alii*, *L'Homme neuronal, trente ans après. Dialogue avec Jean-Pierre Changeux*. [Collection « Les rencontres de Normale sup' », format 15 × 21, 160 pages, 12 €]

La Peine de mort. Vers l'abolition absolue ? Depuis trois décennies, la peine de mort recule incontestablement dans le monde. Le noyau dur des États rétentionnistes procédant à des exécutions se réduit désormais à une trentaine de pays. Pourtant, en Amérique du Nord, en Asie, en Afrique, il est des États qui paraissent peu affectés par le mouvement international en faveur de l'abolition : des exécutions ont eu lieu en 2015 en Inde et au Japon, tandis qu'elles continuent en Iran, en Irak, en Arabie Saoudite, en Indonésie ou dans certains États des États-Unis. Cet ouvrage réunit philosophes, juristes et cartographes pour s'interroger sur les progrès et les limites de cette ambition d'une abolition universelle, qui deviendrait absolue, de la peine de mort. De Victor Hugo à Derrida, quels sont les impératifs philosophiques de l'abolition ? Quelle est l'influence des conventions internationales, quels sont les facteurs propices à l'abolition ? Et, approche originale utilisée ici, comment est-il possible de mesurer le phénomène abolitionniste à travers des cartes ? Sous la direction de Marc Crépon,

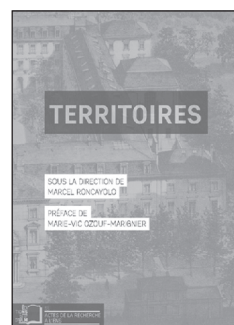




Jean-Louis Halpérin et Stefano Manacorda. Postface de Robert Badinter. Cartes de Julien Caverro. [Collection « Les rencontres de Normale sup' », format 15 × 21, 136 pages dont 15 cartes couleur, 11 €]

À l'heure où la mobilité humaine s'annonce aux côtés du réchauffement climatique comme le plus grand défi de notre siècle, il importe de penser les contours d'un monde commun qui ne se paie ni des mots d'une globalisation économique autorisant une libre circulation des capitaux et des marchandises qu'elle refuse aux hommes par l'édification galopante de murs aux frontières, ni d'un État universel, dont les relents totalitaires et coloniaux passent pour inacceptables au lendemain du ^{XX}^e siècle. Requête par notre temps, une cosmo-politique qui évite le double écueil de la domination et de la réduction de la pluralité humaine, ne peut se dessiner, selon l'analyse de Sophie-Anne Bisiaux (normalienne étudiante 2012) dans *Commun parce que divisé*, qu'en faisant de l'ouverture de la communauté nationale à l'extériorité, à l'extranéité et à une conflictualité proprement politique, son principe le plus fondamental. Préface de Marc Crépon. [Collection « Actes de la recherche à l'Ens » n° 12, format 15 × 21, 218 pages, 12 €, en version électronique et impression à la demande, www.pressens.fr]

Depuis vingt ans, le territoire s'est imposé comme catégorie de pensée des sciences sociales et comme catégorie d'action des politiques publiques. Les uns annoncent « la fin des territoires », bousculés par la mondialisation et le développement inexorable des réseaux. Les autres montrent la vitalité des frontières et des identités territoriales, l'acuité des conflits géopolitiques et le goût renouvelé des terroirs et du local. Face à la banalisation et à la polysémie du terme territoire, il importe d'examiner de manière critique son contenu et d'envisager ses applications les plus pertinentes au regard de la réalité sociale. Cet ouvrage, *Territoires*, dirigé par Marcel Roncayolo, tiré d'une réflexion collective contemporaine des débuts de la vogue territoriale, propose des définitions, suggère des questions et illustre quelques usages d'une notion aux multiples facettes. Préface de Marie-Vic Ozouf-Marignier. [Collection « Actes de la recherche à l'Ens » n° 13, format 15 × 21, 208 pages, 12 €, en version électronique et impression à la demande, www.pressens.fr]

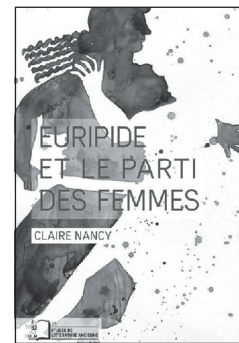


L'œuvre de Borges n'est pas seulement un objet de recherche, elle est aussi un objet d'enseignement aux défis particuliers. L'incorporation de *Ficciones* (1944-1956) et de *El Hacedor* (1960-1974) aux programmes de concours français a été l'occasion de proposer une réflexion sur les problèmes spécifiques à ces textes lors d'une première lecture. Dans *Lire Borges aujourd'hui*, les inscriptions et les déclinaisons de la figure



d'auteur font l'objet d'une étude par R. Lefere, dont le travail a permis de saisir la complexité et l'originalité de la proposition borgésienne. Le rêve et le songe dans leur double dimension thématique et opératoire sont abordés par R. Spiller, qui mène une étude sur la question dans l'ensemble de l'œuvre borgésienne. M. Blanco analyse la figure du théologien dans l'œuvre de Borges, notamment dans son rapport avec l'image de l'auteur. L'érudition borgésienne est ici abordée du point de vue de la réception par A. Louis. Les dimensions poétique et politique de *El Hacedor* sont envisagées respectivement par I. Salazar et par Ch. Larrue. R. Béhar revisite la présence de Franz Kafka dans la fiction borgésienne, revenant sur les modes spécifiques de cet hommage. Enfin, M. Covindassamy illustre la productivité toujours actuelle de l'écriture de Borges telle qu'on peut la constater chez W. G. Sebald. Ce livre met en évidence la puissance de l'écriture borgésienne et de ses conceptions, en particulier de la lecture comme fondement de la création littéraire. Sous la direction de Roland Béhar et Annick Louis. [Collection « Actes de la recherche à l'Ens » n° 14, format 15 × 21, 168 pages, 11 €, en version électronique et impression à la demande, www.pressens.fr]

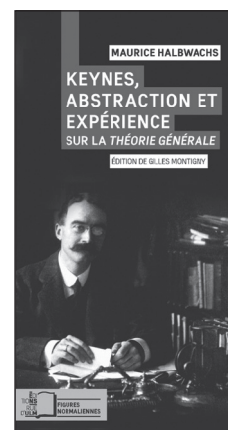
Ni la cité grecque, ce « club de citoyens » qui en excluait les femmes, ni les tragédies d'Eschyle et de Sophocle qui nous ont majoritairement légué des héros masculins, ne pouvaient laisser prévoir une œuvre aussi singulière que celle d'Euripide, dont le rôle des femmes est un indice majeur. Le livre de Claire Nancy, *Euripide et le parti des femmes*, déchiffre, au pied de la lettre, la seule expression grecque qui nous reste – en dehors des poèmes de Sappho – d'une intériorité féminine confrontée à la cité qui décrète le genre féminin incapable de penser, et de prendre part à la vie publique. Il s'agit donc de donner à entendre et à voir, à travers la diversité des figures et des œuvres, ce premier surgissement d'un « féminisme » dans l'histoire de notre modernité occidentale, grâce à une œuvre tragique qui lui ouvre sa scène : des femmes y prennent la parole pour se livrer, déplorer et dénoncer le regard et les discours qui sont portés sur elles. Accablées, mais inventives, elles se refusent à la servitude volontaire. C'est dire que le théâtre d'Euripide, contrairement à la réputation qui lui a été faite depuis le XIX^e siècle allemand, accomplit sa fonction dionysiaque : bousculant l'ordre établi, transgressant les frontières instituées, il démultiplie la parole pour faire entendre l'Autre, au risque de la terreur des *Bacchantes*. Il s'adresse au cœur de notre modernité. Le volume s'inscrit sous le signe des lavis de Colette Deblé, peintre, qui consacre son travail depuis 1990 à la représentation des femmes dans l'histoire de la peinture. Ses aquarelles fluides empruntent leurs figures féminines aux grandes œuvres originales qui les ont mises en





scène – ici la peinture des vases grecs. Elles font transparaître, sous leurs singularités, une parenté vivante, comme les figures du chœur tragique chantent et dansent leur communauté multiple. [Collection « Études de littérature ancienne » n° 25, format 16 × 24, 180 pages dont 10 illustrations noir & blanc, 18 €]

Grâce au travail exemplaire de Gilles Montigny, les textes du grand sociologue Maurice Halbwachs (1877-1945, entré à Ulm en 1898) sur Keynes sont enfin réédités, commentés et remis en contexte. Sans que ses idées fassent consensus, John Maynard Keynes (1883-1946) est considéré comme l'économiste le plus important du ^{xx}e siècle. S'opposant à l'orthodoxie libérale, ses réflexions, exposées notamment dans *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), ont profondément influencé la pensée économique moderne. Elles ont montré les limites des raisonnements classiques et néoclassiques, proposé une nouvelle approche du problème du chômage, renouvelé la théorie monétaire, ouvert la voie à l'analyse macroéconomique. Keynes a aussi pris part à de grands débats politico-économiques, tels ceux portant sur les réparations de guerre en 1919 ou la reconstitution d'un système monétaire international en 1944. Désormais reconnu comme figure de premier plan de la sociologie française de la première moitié du siècle dernier, Halbwachs a quant à lui laissé une œuvre extrêmement riche, allant de l'étude de la morphologie sociale à celle de la psychologie collective et portant sur la consommation, les classes sociales, la mémoire des groupes et des sociétés, le suicide, la vie urbaine, la religion et la démographie. Elle contient aussi de nombreux écrits méthodologiques consacrés aux problèmes de quantification en sciences sociales. Inspiré par François Simiand (1873-1935), Halbwachs a en outre porté un regard critique sur l'économie politique telle qu'elle a été longtemps pratiquée – de là, entre autres, les écrits sur Keynes ici rassemblés. À la fin des années 1930, le sociologue français publie plusieurs textes consacrés à la *Théorie générale*. Demeurés jusqu'à présent très confidentiels, ils possèdent une étonnante valeur didactique et permettent d'accéder rapidement au cœur de l'analyse keynésienne. Ils portent aussi un regard critique sur une économie politique trop souvent abstraite. Au final, c'est une remarquable leçon d'interdisciplinarité que nous délivre celui qui fut l'un des proches disciples d'Émile Durkheim et qui est surtout connu pour ses travaux sur la mémoire collective et les classes sociales. *Keynes, abstraction et expérience. Sur la Théorie générale*, éd. de G. Montigny. [Collection « Figures normaliennes », format 11,5 × 21, 208 pages, 20 €]





P our marquer la parution du 40^e titre et le 10^e anniversaire de la « collection du Cepremap », nous avons réédité, avec une préface de Daniel Cohen, le best-seller de Yann Algan et Pierre Cahuc, *La Société de défiance. Comment le modèle social français s'autodétruit*, qui avait reçu en 2008 le Prix du meilleur livre d'économie. Les Français sont-ils vraiment particulièrement défiant ? Le cas échéant, envers qui ? Depuis combien de temps ? Quelles seraient les causes de leur défiance ? Et comment en mesurer ses conséquences sur la croissance économique, sur le chômage, sur l'emploi, sur les difficultés à réformer notre modèle social ? Plus que jamais d'actualité, cette étude constamment citée contribue à répondre à ces questions en auscultant un mal français bien réel à la lumière de riches bases de données concernant les attitudes sociales et les comportements de plusieurs dizaines de milliers d'individus vivant dans une trentaine de pays. [Format 14 × 18, 110 pages, 7 €]

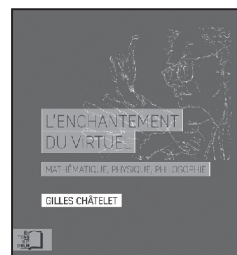
Le 41^e livre de la même collection fait retour sur les *Abenomics* dans un ouvrage de Sébastien Lechevalier et Brieuc Monfort, *Leçons de l'expérience japonaise. Vers une autre politique économique ?* Suite à la crise de 2008 et à l'absence de retour rapide aux niveaux de PIB et aux taux de croissance d'avant la crise dans la plupart des pays européens, on a pu exprimer la crainte que l'Europe ne suive une trajectoire semblable à celle suivie par le Japon depuis les années 1990, lors de ce que l'on a pu appeler la « décennie perdue ». Deux interprétations de l'expérience japonaise s'opposent, l'une qui met l'accent sur des facteurs structurels, l'autre sur une succession d'erreurs de politiques économiques. Le corollaire de cette analyse est ainsi la critique des politiques économiques mises en œuvre en Europe et la tentative de définition d'une « autre politique ». L'objectif de cet opuscule est de revenir sur l'expérience japonaise menée dans les années 1990 et aussi 2000, et d'étudier la nouvelle politique conduite depuis 2012, les *Abenomics*. Cette analyse vise à préciser la nature de l'expérience japonaise et à discuter la pertinence de la comparaison avec la situation européenne contemporaine. La trajectoire japonaise – notamment la déflation et l'évolution des finances publiques – a été observée de près par les macroéconomistes et les responsables de politique économique aux États-Unis, mais beaucoup moins en Europe. Elle a participé de l'évolution de la macroéconomie depuis 25 ans. [Format 14 x 18, 228 pages, 13 €]



M athématicien et philosophe, Gilles Châtelet (1944-1999) est l'auteur d'une œuvre philosophique singulière dont on n'a pas encore pris toute la mesure et que son succès de pamphlétaire aura finalement occultée. Entré en 1963 à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en section scientifique, il soutient son doctorat



d'État ès-Sciences mathématiques en topologie différentielle en 1975 sous la direction d'Harold Rosenberg, auquel il restera lié tout au long de sa vie. Son séminaire attirait de jeunes mathématiciens talentueux : Michel Herman, qui avait rejoint le laboratoire de Laurent Schwartz à l'X, et avec lequel il entretenait une étroite collaboration mathématique ; François Laudenbach et Alain Chenciner, qui resteront des interlocuteurs privilégiés.



Dès la fin des années 1970, Châtelet commence avec René Thom un dialogue qui se poursuivra jusqu'à la mort de celui-ci. Assistant, puis maître-assistant à Paris VII, il devient professeur de mathématiques à Paris VIII en 1979. Directeur de programme au Collège international de philosophie entre 1989 et 1995, il y fonde le séminaire « Rencontres Science-Philosophie ». Rue d'Ulm, il prend une part active au séminaire « Acte, Puissance, Virtualité » dirigé par Charles Alunni, où il exerce une influence notable. Pour commémorer le dixième anniversaire de la mort de Châtelet, nous avons publié un ensemble de textes philosophiques inédits ou devenus introuvables réunis sous le titre *L'Enchantement du virtuel. Philosophie, physique, mathématique* – à la fois pendant, genèse et prolongement du volume *Les Enjeux du mobile. Mathématiques, physique, philosophie* paru en 1993 dans la collection « Travaux » fondée par Michel Foucault aux éditions du Seuil –, dont l'originalité avait été saluée par la communauté scientifique et philosophique. Rapidement épuisé, il n'était plus accessible qu'en format numérique payant. Le voici de nouveau disponible en librairie. La rencontre de Châtelet avec Gilles Deleuze en 1972 aura eu une influence décisive sur son cheminement philosophique, initiant un geste de pensée dont on retrouve la présence en filigrane dans tous ses textes théoriques. Dernier penseur romantique du xx^e siècle, il estimait qu'« *il y a une espèce de bouleversement propre à la philosophie qu'il est important d'avoir jeune. [...] il faut avoir un rapport à la fois naïf et professionnel à la philosophie pour apprécier le frisson et l'audace du spéculatif. Novalis disait : "À qui ne plairait pas une philosophie dont le germe est un premier baiser ?"* » Il faut reconnaître en Châtelet le penseur de l'individuation et de la magnification des libertés humaines, mais également un théoricien du virtuel et du diagramme. L'ouvrage comprend le dernier manuscrit de l'auteur retrouvé sur sa table de travail après son suicide. C'est la pointe la plus avancée de son entreprise proprement philosophique. Édition de Charles Alunni et Catherine Paoletti. [Format 19 × 20, 312 pages, 25 €]

Le 4^e numéro de la revue annuelle *Sciences/Lettres*, revue électronique pluridisciplinaire en *open access* portée par l'École dans le cadre de PSL, est consacré à Baba Yaga, la figure mythique de la sorcière des contes populaires russes, sous la direction de deux jeunes anciennes normaliennes,





Juliette Drigny et Sandra Pellet, et sous le titre « Baba Yaga en chair et en os. Des contes slaves aux incarnations contemporaines ». L'étendue symbolique et spatiale de la Baba Yaga, dont on retrouve des traces en Pologne, en Roumanie et jusqu'en Serbie, ainsi que les nombreux supports sur lesquels elle apparaît (incantations, poèmes, films, gravures, pièces de théâtre), montrent que l'influence de ce personnage dépasse largement les frontières du conte russe. [En ligne sur le site : <http://rsl.revues.org/>]

La vie est trop courte pour être anodine...

I have forgiven mistakes that were indeed almost unforgivable. I've tried to replace people who were irreplaceable and tried to forget those who were unforgettable. I've acted on impulse, have been disappointed by people when I thought that this could never be possible. But I have also disappointed those who I love. I have laughed at inappropriate occasions. I've made friends that are now friends for life. I've screamed and jumped for joy. I've loved and I've been loved. But I have also been rejected, and I have been loved without loving the person back. I've lived for love alone and made vows of eternal love. I've had my heart broken many, many times ! I've cried while listening to music and looking at old pictures. I've called someone just to hear their voice on the other side. I have fallen in love with a smile. At times, I thought I would die because I missed someone so much. At other times, I felt very afraid that I might lose someone very special (which ended up happening anyway). But I have lived ! And I still continue living everyday. I'm not just passing through life... and you shouldn't either. Live ! The best thing in life is to go ahead with all your plans and your dreams, to embrace life and to live everyday with passion, to lose and still keep the faith and to win while being grateful. All of this because the world belongs to those who dare to go after what they want. And because life is really too short to be insignificant*.

Charlie Chaplin

* J'ai pardonné des erreurs pourtant presque impardonnables. J'ai essayé de remplacer des personnes irremplaçables et d'oublier des personnes inoubliables. J'ai agi de manière impulsive. J'ai été déçu par des personnes que je n'aurais jamais soupçonnées capables de me décevoir, mais j'ai aussi déçu ceux que j'aime. J'ai ri à des moments inopportuns. J'ai lié des amitiés qui se sont révélées éternelles. J'ai crié à pleins poumons et sauté de joie. J'ai aimé et ai été aimé en retour. Mais j'ai également été rejeté, et ai été aimé sans pouvoir aimer moi-même. J'ai vécu au seul nom de l'amour et j'ai juré amour éternel. On m'a brisé le cœur à maintes reprises, et j'ai pleuré tout en écoutant de la musique et en regardant de



vieilles photos. Parfois j'ai appelé quelqu'un simplement pour entendre sa voix au bout du fil. J'ai été conquis par un sourire. À certains moments, j'ai cru mourir tant une personne pouvait me manquer. À d'autres, la peur m'envahissait à l'idée de perdre quelqu'un qui m'était cher (ce qui finissait de toute manière par arriver). Mais j'ai vécu, et je continue de vivre encore aujourd'hui. Je ne suis pas simple spectateur de la vie... et vous ne devriez pas l'être non plus. Vivez ! Il n'y a rien de meilleur dans la vie que de mener à bien ses projets, d'accomplir ses rêves, de croquer la vie à pleines dents, de vivre chaque jour avec passion, de perdre mais sans perdre espoir, et de gagner avec reconnaissance. Tout cela, c'est parce que le monde appartient à ceux qui osent en relever le défi. Et parce que la vie est bien trop courte pour être anodine.

Pour tous renseignements :

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 85 (comptoir de vente) 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place à nos bureaux tous les jours de 9 h à 11 h 30 et de 13 h à 17 h, escalier de la direction, 2^e étage droite

Courriel : ulm-editions@ens.fr

Envoi du nouveau catalogue papier 2016 sur demande

www.pressens.fr (recherches dans le catalogue / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds

Relations presse : L. Debertrand – Courriel : laurence.debertrand@ens.fr

01 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres

Diffusion et distribution numérique : Numilog, Cyberlibris, Numérique Premium, Cairn, Open Editions